

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

- Jeffrey Archer est l'un des maîtres incontestés du roman à suspense, même dans *La main dans le sac*, l'une de ses premières oeuvres. D - 2.
- Jean-Rock Boivin a fait un beau voyage à Cuba avec un étonnant roman de Pierre Karch. D - 3.
- Lisette Morin, à la lecture du dernier Christiane de Rochefort, *La porte du fond*, trouve que son auteur est toujours aussi indomptable. D - 5.
- Une oeuvre exceptionnelle, de celles qui marquent la littérature internationale. C'est ainsi qu'Alice Parizeau décrit le roman d'Anatoli Rybakov, *Les enfants de l'Arbat*. D - 6.
- Et, en prime, une rencontre avec Alina Reyes qui, 50 ans après *Lady Chatterley*, a inventé un boucher superbement doué pour les plaisirs de la chair. D - 10.

Montréal, samedi 19 novembre 1988

Hugo Pratt a même rencontré Corto Maltese

JEAN-LOUIS DUFRESNE

IL Y A QUELQUE chose de singulier à rencontrer un personnage comme Hugo Pratt dans le hall d'entrée d'un hôtel chic du centre-ville de Montréal.

Auteur de bédé prolifique, homme de multiples parcours, homme passionné par l'aventure et les rencontres fortuites, sa présence et sa prestance cadrent très mal avec le feutré du petit salon où il me reçoit.

Personnage lui-même légendaire, presque autant que son héros le mieux connu, Corto Maltese, l'histoire de sa vie trouve ses racines sur les cinq continents. Né en Italie, enfance à Venise et en Érythrée (Éthiopie), retour en Italie, 20 ans en Argentine, 10 ans en France, des séjours plus ou moins prolongés en Angleterre, au Canada, aux États-Unis et dans les Iles du Pacifique (et j'en oublie sûrement); il avoue se considérer comme un émigrant de luxe perpétuel; un peu un gitan moderne

en quelque sorte. Il vit présentement en Suisse, théâtre des dernières aventures de Corto Maltese, *Les Hélicoptères*, son plus récent album paru cet automne en français.

Invité spécial du Salon du livre, le passage à Montréal d'Hugo Pratt n'est pour lui qu'un transit, qu'une simple escale, d'un long périple qui ne semble jamais se terminer. Immédiatement après le Salon, il a l'intention de se rendre à Brandford et à Niagara-sur-le-Lac.

Il travaille présentement à la poursuite de Fort Wheeling, dont le premier album en français, édité chez Casterman en 1976, relate la cruelle et guerrière colonisation des Français et des Anglais sur cette Terre d'Amérique, qui était d'abord et avant tout Terre amérindienne. Hugo Pratt ne voyage pas en simple touriste.

Ce qui lui importe avant tout par ce voyage dans la région des Grands-Lacs, c'est de retrouver des impressions, des lieux, des odeurs, des états d'âmes qui lui permettront d'introduire une réalité historique à ses scénarios. Ses séjours consistent souvent en des visites de bibliothèques où il consulte de nombreux livres de références et d'histoire. « Il y en a qui connaissent tout sur Platon, Marcuse et Pétraque; moi c'est l'histoire des peuples amérindiens qui me passionne. »

Hugo Pratt, philosophe, s'estime être avant tout un faiseur de rêves. « Je ne dessine pas la réalité, de toute façon elle n'existe pas. Il n'existe qu'une illusion pure de la réalité. Ce qui prime dans mes histoires c'est l'imaginaire, le vraisemblable. Il me reste une grande possibilité grâce à mes talents de dessinateurs et c'est de rêver et de faire rêver mes lecteurs. »

Ce qui a de plus fascinant dans l'oeuvre d'Hugo Pratt, que ce soit pour Corto Maltese, les *Scorpions du désert* ou *Fort Wheeling* (les trois séries qu'il entend poursuivre), c'est cette technique de narration qu'il a développée de maintenir constamment son lecteur dans le doute sur le caractère véridique des aventures qu'il raconte. À preuve, il s'agit de consulter le livre, *Mémoires de Corto Maltese*, qu'il vient de publier tout récemment en collaboration avec Michel Pierre. Ce livre retrace le destin de Corto Maltese qui croise et recroise les chemins de l'histoire des premières décennies de notre siècle et celui de grands hommes qui



PHOTO JACQUES GRENIER

Hugo Pratt, invité spécial du Salon du livre.

l'ont façonnée (Staline, Pancho Villa, John Reed, Hermann Hesse, etc.). « Il y a toujours une base historique à mes histoires, explique Hugo Pratt, mais je raconte cette vérité historique comme si c'était quelque chose de faux. »

Ironiquement, il rajoutera qu'il est beaucoup plus difficile de raconter des mensonges et, par la suite, de tenter de les faire passer pour vrais. « Je recherche à déséquilibrer mon lecteur, à l'introduire dans un univers plausible, à le rendre perplexé sur le fond véridique de mes aventures. »

Hugo Pratt s'amuse sur tous les tableaux. Est-ce que c'est ce qu'il raconte qui est source d'imaginaire ou la vie de Corto Maltese a-t-elle un fonds de vérité? Aux lecteurs de décider! « Moi-même j'ai vécu où j'ai vu des actions qui font la vie de Corto Maltese. Mais si moi je les racontais, on ne me croirait pas. Lorsque c'est Corto Maltese qui les ra-

conte mes lecteurs sont plus enclins à le croire que moi qui en suis l'auteur. Ce phénomène est tellement puissant que l'on ne parle presque plus de moi, on en a que pour Corto Maltese. Je n'ai plus rien à voir avec son existence. De savants sémiologues parlent de lui comme s'il était né de sa propre combustion. »

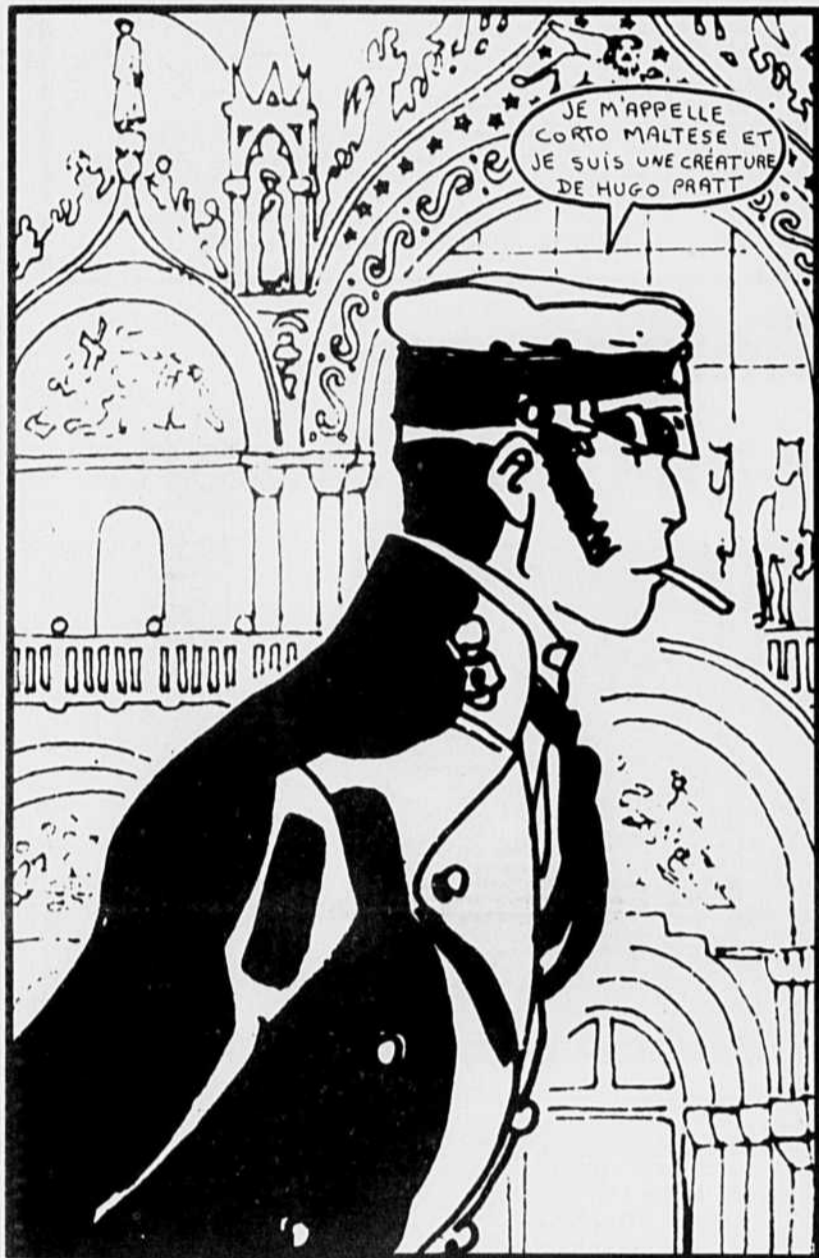
Loin de se plaindre de cette situation, Hugo Pratt nous laisse sous l'impression qu'il aime bien jouer ce jeu d'équivoque de l'existence possible de Corto Maltese. « Vous savez je l'ai rencontré à quelques occasions, Corto Maltese », renchérit-il avec un brin de malice au fond des yeux et sourit en coin.

Au-delà de l'aventure, l'érotisme occupe une grande part dans l'oeuvre d'Hugo Pratt. « Ce monde érotique me permet de le faire voyager sur tous les plans. Cela m'amène plus loin dans le rêve. L'érotisme c'est un autre voyage, une autre aven-

ture. » Il se dit fils de Melville (*Moby Dick*), de Jack London (*Croc blanc*) et de Stevenson (*L'île au trésor*) qu'il admire. Les mondes féériques, mystérieux où règnent le rêve et des illusions dorées l'inspirent. Plus que tout, il croit qu'il est nécessaire de laisser flotter son imagination au gré de ses pensées. L'imagination c'est comme un cadeau, vivre sans l'imagination ce n'est plus vivre, c'est survivre; et survivre c'est une mauvaise façon de vivre. « Je suis né pour raconter des fables, mieux, je gagne ma vie en racontant des fables. »

Nostalgique, Hugo Pratt relate son enfance à Venise, cette belle Venise d'antan, avant qu'elle ne soit polluée par le tourisme commercial. « Je peux faire vivre cette Venise avec le dessin et transmettre à mes lecteurs mes souvenirs, mes impressions et cette atmosphère que je retiens. »

Voir page D - 8 : Hugo Pratt



Cette chose qu'on cherche par l'écriture



LOUIS GAUTHIER

PHOTO CHANTAL KEYSER

GUY FERLAND

POUR LOUIS GAUTHIER, qui vient de publier *Le pont de Londres* (V.L.B. éditeur), la littérature est une question de survie.

Il avait à peine 20 ans lorsqu'il a écrit son premier livre, un roman sur une attente, intitulé *Anna*. Après des études en philosophie, et un mémoire de maîtrise refusé sur *La vérité chez Nietzsche*, dans lequel il liait considérations philosophiques et collages de photos, il se lance dans des petits travaux de toutes sortes, et dans l'alcool, et dans la drogue.

Une période floue de sa vie se déroule en même temps qu'il continue de publier. Il est directeur littéraire chez Pierre Tisseyre (où il fait publier deux romans) et rédacteur en chef au journal *L'univers-Matin*. L'époque, la fin des années 60 et le début des années 70, était à la débâche, à la dépense improductive, et Louis Gauthier embarqua volontiers dans le coup.

Les romans se suivent tout de même à intervalle régulier, mais lentement, à raison d'un tous les trois ans. *Anna* en 1967, *Les aventures de Sivas Pacem* et de *Para Bellum* en 1970 et *Les grands légumes célestes vous parlent* en 1973. Cette parcimonie est caractéristique de l'écriture de Louis Gauthier. Ses derniers récits tendent à être le plus court possible. C'est que l'auteur se méfie des mots. « Je n'ai rien à dire, je dis

des choses à moi-même et si cela intéresse les gens, tant mieux, lance-t-il en entrevue. » En grand écorché, il se remet continuellement en question, par l'écriture. Pour lui, c'est comme une thérapie. « Même si c'est difficile d'écrire, cela me procure un certain plaisir. » Plaisir qu'on ressent à la lecture de ses petits récits où rien n'est dit de trop.

Un long silence de cinq ans sépare son troisième roman du suivant. « J'ai étudié en animation culturelle, à l'UQAM, à l'époque c'était le département le plus marxiste de l'université, poursuit-il. Ça m'a fait réaliser des choses sur mon rapport naïf à l'écriture. Et j'ai écrit *Souvenir du San Chiquita* qui racontait, derrière le récit, ma prise de conscience. » Car l'écriture, pour Louis Gauthier, n'est jamais séparée de sa vie, de ses questionnements, de ses déplacements.

« Aujourd'hui, je vis comme tout le monde, j'ai un job stable, chez une compagnie de communication, une épouse, deux enfants, une voiture, et de l'argent, continue-t-il. J'écris à partir d'un matériel de notes de voyages que j'ai faites à la fin des années 70. Je construis une histoire, j'élague, je sculpte sur la matière brute. Je veux que le récit soit court, précis, net. Mais les mots n'ont pas la même consistance que le marbre... »

Dans *Le pont de Londres*, qui constitue le deuxième volet à son nouveau cycle entrepris avec

Voir page D - 8 : Cette chose

Entre toutes les femmes



Professeur de littérature française à l'Université McGill et critique littéraire au *DEVOIR*, Jean Éthier-Blais poursuit également une carrière de romancier. Les éditions LEMÉAC publient, cette fin de semaine, son nouveau roman *Entre toutes les femmes*. Un livre qui se déroule au pays et à l'étranger au hasard des mutations diplomatiques.

JEAN ÉTHIER-BLAIS

BLANCHE!

Ceux qui l'ont connue disent qu'il y avait en elle une flamme. Physiquement, elle ne vieillira pas. Elle est petite, la taille et l'allure d'une jeune fille. Les cheveux sont d'un noir de corbeau, toison dense, capiteuse, des cheveux qu'elle ne friserait jamais, mais portera coupés bien droits, avec une frange qui cache le front bombé. Les yeux sont profonds, cachés dans l'orbite. Les pommettes saillent et tirent le visage vers les oreilles, raidissant le nez qui est droit et mince. On dirait qu'une goutte de sang Ming a retrouvé ici son cours. Le haut de ce visage est sec, quelque peu rébarbatif, ne faisant confiance à personne, regardant sans aménité le

monde et les astres. Mais la bouche est riieuse, les lèvres pleines, les dents éclatantes, le menton est pointu et moqueur. Dans ce visage, éclate la vie à venir. Le regard craint, la bouche rit.

Le corps est fragile. Blanche a le cou long. Lorsqu'elle rit, elle renverse la tête en arrière et sa tête se balance doucement, dodelinant presque. Elle a une silhouette et son corps est d'une seule pièce. Là est le secret de son charme. Elle est de ces êtres qui, lorsqu'ils sourient ou qu'ils pleurent, c'est le coeur lui-même qui pleure ou qui sourit. Blanche se tient bien droite. — Tu as un dos de pianiste — lui dit sa mère et lorsque Robert et Gaby Casadesus paraissent en scène, elle pousse Blanche du coude. Après le concert, elle ajoutera — Voilà

Voir page D - 8 : Inédit

Montréal des écrivains
TYPO

232 pages — 7,95\$

MONTREAL DES ÉCRIVAINS

Collectif

UNION DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

- Un événement littéraire, une première dans l'histoire de la Communauté urbaine de Montréal: la ville vue, vécue et écrite par des auteurs résidents.
- Quarante-trois écrivain(e)s ont collaboré à ce livre collectif comprenant des nouvelles, des récits autobiographiques, des fictions et des poèmes.
- Une édition soignée, une présentation attrayante, dans un format pratique à un prix conçu pour une grande diffusion.
- Le lancement public du livre *Montréal des écrivains* aura lieu au Salon du livre de Montréal, dimanche le 20 novembre à 13h00 à la mezzanine. Vous êtes cordialement invités.

232 pages — 7,95\$

TYPO
FICTION

LIVRE DE POCHE

l'Hexagone

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

LIVRE DE POCHE

TYPO
FICTION

Un troc honnête entre la rigolade et la peur

LA MAIN DANS LE SAC
(Édition originale : Not a Penny More, Not a Penny Less, 1976)
Jeffrey Archer
Paris, Presses de la Cité, 1988.

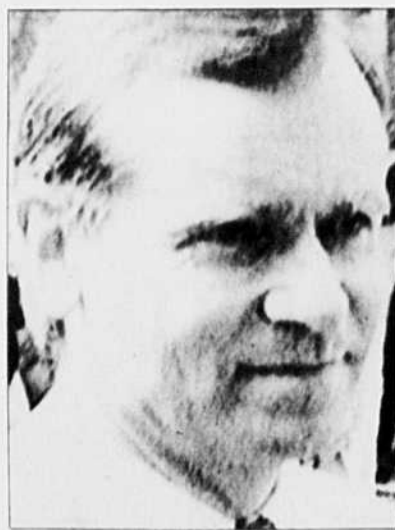
SERGE BERGERON

SUR la quatrième de couverture de *La main dans le sac*, on nous annonce que l'auteur, Jeffrey Archer, est un des maîtres incontestés du roman à suspense. Ce n'est certes pas une révélation; nous n'avons qu'à nous souvenir de titres comme, par exemple, *Une affaire d'honneur*, ou encore, *Les allées du pouvoir*, pour en être pleinement convaincus.

Pourtant, on voit très mal l'auteur se forger pareille renommée grâce à un roman comme *La main dans le sac*: on s'aperçoit très vite que la suspense y est plutôt édulcoré, voire même inexistant. Mais, étant donné que cette traduction tire son origine d'un livre paru en langue originale anglaise en 1976, on comprendra que Archer n'avait pas encore entamé la carrière qu'on lui connaît maintenant.

Malgré cela, on aurait tort de boudier ce roman car, une fois la lecture commencée, on se sent irrésistiblement entraîné par l'allure endiablée de ce récit fortement teinté d'humour. À défaut d'avoir « peur », on rigole. Le marché semble honnête.

L'auteur met en scène un escroc d'envergure internationale, Harvey Metcalfe. Derrière une façade de respectabilité, que lui apportent ses entreprises régulières, il se livre à toutes sortes d'activités illicites. Le récit s'ouvre sur la jeunesse de Metcalfe, alors que celui-ci travaille comme coursier à la bourse de New York. Sa tâche principale consistait



JEFFREY ARCHER

à transporter des documents confidentiels d'un bureau à un autre. Sachant fort bien la valeur des enveloppes qu'on lui confiait, il n'hésitait jamais à consulter leurs contenus chaque fois que l'occasion se présentait... Il devint vite professionnel du déchetage et du recachetage. Grâce à ces tuyaux habilement acquis, il s'enrichit rapidement et, à l'âge de 21 ans, pouvait se permettre l'achat de sa première compagnie.

D'une escroquerie à une autre, en passant, quelquefois, par une réussite honnête, l'auteur relate en quelques pages quarante années de la vie de Metcalfe: son mariage avec la fille d'un important banquier de Boston, la constitution de son écurie de chevaux de course, l'acquisition de sa collection de toile de maîtres, etc... Durant toutes ces années, l'es-

LE PLAISIR DE LIRE

croc s'amuse à polir ses méthodes et finit par trouver une formule quasi infaillible, qui consiste à ne jamais diriger personnellement une opération, mais à s'adjointre une équipe de gens sûrs et aussi peu scrupuleux que lui. Une fois l'affaire terminée et les profits dans la poche de Metcalfe, ses acolytes disparaissent dans la nature en ne laissant aucune trace, aucune preuve... Les enquêteurs des fraudes reconnaissent à l'épave de signature de Metcalfe. Mais sans preuve...

De prime abord, ce récit nous donne l'impression de vouloir se développer comme une histoire policière. Après quelques pages, on imagine tout l'appareil judiciaire va concentrer ses forces dans l'espoir de pouvoir enfin coincer l'escroc. Cependant, on ne reste qu'au stade de l'impression puisque police et enquête n'ont qu'un rôle minime dans cette histoire. En fait, la police ne servira que de bougie d'allumage à un groupe de gens désireux de se venger de Metcalfe.

Imaginer quatre personnages: un professeur d'Oxford, un jeune lord anglais, un médecin londonien et un marchand de tableaux. Ajouter à cela qu'aucun d'eux ne se connaissait et que rien dans leur existence n'aurait dû les rapprocher. Mais pourtant, un jour, chacun voit l'occasion de s'enrichir par le biais d'une compagnie pétrolière installée dans la Mer du Nord. Alléchés par de faux rapports portant sur des découvertes pétrolières, tous vont soit puiser

dans leurs économies, soit hypothéquer leur propriété, pour acheter des actions qui, de source sûre, devraient au moins tripler de valeur. Malheureusement pour eux, la source sûre, un étudiant frais émoulu de l'école des sciences économiques de Harvard, est manipulée par Metcalfe.

Après quelques semaines d'euphorie, durant lesquelles les quatre victimes entrevoient un avenir plus que confortable, leurs actions chutent jusqu'à ne plus valoir le papier et l'encre pour les imprimer. Les voilà tous ruinés.

Après une courte enquête du bureau des fraudes boursières, enquête qui leur révèle qu'ils n'ont aucun recours légal contre Metcalfe, ils décident de s'associer pour reprendre à l'escroc le produit de son vol. Alors commence la plus désopilante manoeuvre de « contre-escroquerie », où l'on assiste à un renversement complet de la vapeur: les victimes deviendront à leur tour fraudeurs et, pour ce faire, employeront des méthodes dignes de Metcalfe lui-même (puisque'il faut combattre le feu par le feu...)

Avec *La main dans le sac*, l'auteur nous donne un excellent récit d'aventures doté d'une histoire solide et de personnages amusants. Même si les situations semblent parfois un peu trop farfelues, Archer réussit à s'arrêter assez tôt pour ne pas tomber dans le grotesque. Ses inconditionnels lui pardonneront certainement ce « petit péché de jeunesse »...

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1 <i>Le Zèbre</i>	Alexandre Jardin	Gallimard	(1)*
2 <i>Le Bûcher des vanités</i>	Tom Wolfe	Sylvie Messinger	(4)
3 <i>Anne quitte son île</i>	Lucy-Maud Montgomery	Québec/Amérique	(8) (8)
4 <i>Les derniers jours de Charles Beaudelaire</i>	Bernard-Henri Lévy	Grasset	(2)
5 <i>Les Tisserands du pouvoir</i>	Claude Fournier	Québec/Amérique	(3)
6 <i>La Lectrice</i>	Raymond Jean	Actes Sud	(5)
7 <i>Un amour insensé</i>	J. Tanizaki	Gallimard	(10)
8 <i>Le Boucher</i>	Alina Reyes	Seuil	(6)
9 <i>Le Langage perdu des grues</i>	D. Leavitt	DeNoël	(7)
10 <i>Quoi? L'Éternité</i>	Marguerite Yourcenar	Gallimard	(-)

Ouvrages généraux			
1 <i>Lendemain piégés</i>	Claude Morin	Boréal	(1)
2 <i>Histoire générale du Canada</i>	Paul-André Linteau	Boréal	(4)
3 <i>Le Cristal et la chimère</i>	Fernand Séguin	Libre Expression	(3)
4 <i>L'Homme qui devint Dieu</i>	Gérald Massadié	Laffont	(2)
5 <i>L'État du monde 1988-1989</i>	Collectif	Boréal	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants: Montréal: Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec: Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi: Les Bouquinières; Trois-Rivières: Clément Morin; Ottawa: Trillium; Sherbrooke: Les Bi-bliaires G.-G. Caza; Joliette: Villeneuve; Drummondville: Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Rencontres

Le Centre d'essais des auteurs dramatique reçoit, mardi le 22 novembre de 17 h à 19 h, au Café théâtre de la Place, l'écrivain belge Hugo Claus. Ce romancier est également dramaturge, poète, scénariste, réalisateur et même peintre. La rencontre sera animée par Paul Lefebvre et l'auteur lira quelques extraits de ses oeuvres. L'entrée est gratuite, mais on demande de confirmer votre présence en téléphonant au 288-3384.

Les éditions Flammarion invitent le public au lancement du livre de Constance Naubert-Riser intitulé *Klee* et publié chez Harzan dans la collection « Les chefs-d'oeuvre », le 24 novembre à 18 h à la librairie Olivier, 3527, rue Lacombe.

À la Place aux poètes, au restaurant La Folie du large, 1021 rue Bleury, c'est la soirée « Découvertes poésie jeunesse 88 ». Janou Saint-Denis reçoit quatre jeunes poètes: Charles Gagnon-Mahony, Julie Cusseau, Danya Maisonneuve et Daniel

Langlois.

Dans le cadre du programme « Rencontre avec des écrivains » du Conseil des Arts du Canada, l'association des travailleurs culturels du Québec, présente, Poésie à six heures avec Antonio D'Alfonso le jeudi 24 novembre au Café Cine-Citta, 6778, Saint-Laurent.

Nouveau conseil au SILQ

Le jeudi 3 novembre dernier, les membres du Salon international du livre de Québec ont élu, en Assemblée générale annuelle, leur nouveau conseil d'administration. Celui-ci assumera la direction et l'orientation de la 18^e édition. Les personnes élues sont les suivantes: Lorenzo Miznaud, Michel Champagne, Cajetan Gauthier, Fernand Girard, Ginette Lacroix, Gilles Pellerin, André Ricard et Claudette C. Roy.

Concours littéraire

Afin d'encourager la production de textes dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean et au Québec, le module des lettres de l'Université du



PHOTO CLAUDE CHEVRIER

JANOU SAINT-DENIS

Québec à Chicoutimi invite toute la population à participer à ses deux Concours annuels: Le Concours du meilleur texte de quatre lignes et Le Concours du meilleur texte de trois pages. Les textes devront parvenir avant le 15 février à l'adresse suivante: Module des lettres, Concours de création de textes, Université du

Québec à Chicoutimi, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi, G7H 2B1. Les bourses varient de \$ 10 à \$ 100. Pour des informations supplémentaires, on peut téléphoner au 418-545-5336.

Sur les ondes

À l'émission Présent Dimanche, demain matin vers 9 h 30, Monique Belzil s'entretiendra avec John Saul qui vient de publier *Paradis blues* aux éditions Payot.

À l'émission La Dédicace, demain soir à 18 h, diffusé sur les ondes de CHAA FM, 103.01, Daniel Tremblay reçoit Pascal Bruckner, auteur de *Qui de nous deux inventa l'autre?*

Normand De Bellefeuille parlera de son « métier » à l'émission Profession: Poète diffusée à TV5 le jeudi 24 novembre à 21 h 30.

À l'émission Apostrophes diffusée demain à 20 h à TV5, sous le thème de Fidélité et trahisons, Bernard Pivot reçoit l'académicien Michel Debret (*Gouverner-Mémoires 1958-1962* chez Albin Michel), Denis Jeamboer et Yves Roucaute (*Éloge de la trahison - De l'art de gouverner par le reniement* au Seuil); Nina et Jean Kéhayian (*Le chantier de la place rouge* au Seuil) et Robert Mitterrand (*Frère de Quelqu'un* chez Laffont).

CARON LIBRAIRE
Livres neufs et usagés récents et anciens sur tous les sujets
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE
251 Ste-Catherine E.

Cioran refuse le prix Paul-Morand

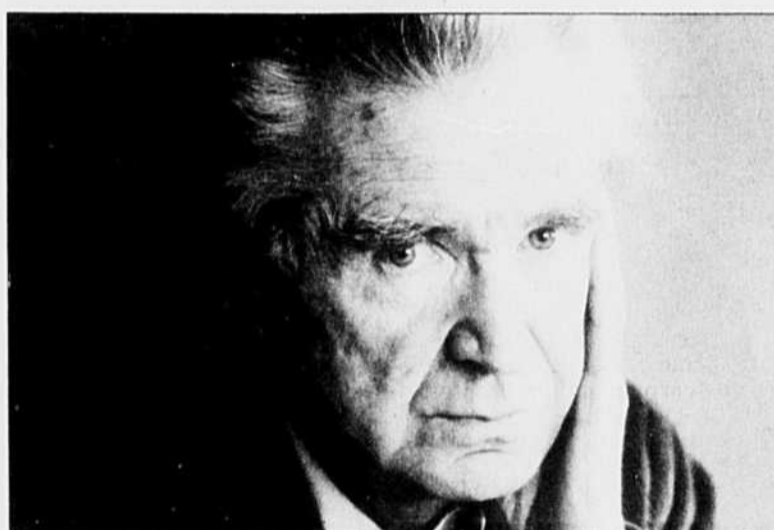


PHOTO IRMELI JUNG

Emile-Michel Cioran

PARIS (AFP) — L'Académie française a décerné jeudi son Grand Prix Paul-Morand, l'un des prix les mieux dotés de France avec 300.000 FF (\$ 50.000), à l'écrivain et philosophe d'origine roumaine Emile-Michel Cioran, qui a décidé de le refuser.

Ce prix est « incompatible avec ce que j'écris, avec ma vision des choses. On ne peut pas applaudir aux choses que j'ai écrites. Mon oeuvre est une oeuvre de négation, je ne peux pas avoir un prix. Je suis contre les prix », a déclaré E. M Cioran, 77 ans, joint au téléphone par l'AFP.

L'attribution du prix Paul-Morand 1988 s'avère particulièrement difficile cette année puisque déjà la semaine dernière les académiciens n'étaient pas parvenus à s'entendre sur un nom et avait dû reporter leur décision, fait sans précédent dans les annales de la célèbre Académie (fon-

dée en 1634 par Richelieu).

Cioran est un auteur hors-norme, connu pour ses recueils d'aphorismes sombres et désespérés, notamment le *Précis de décomposition*, *La tentation d'exister*, *De l'inconvénient d'être né* et *Le mauvais démiurge*.

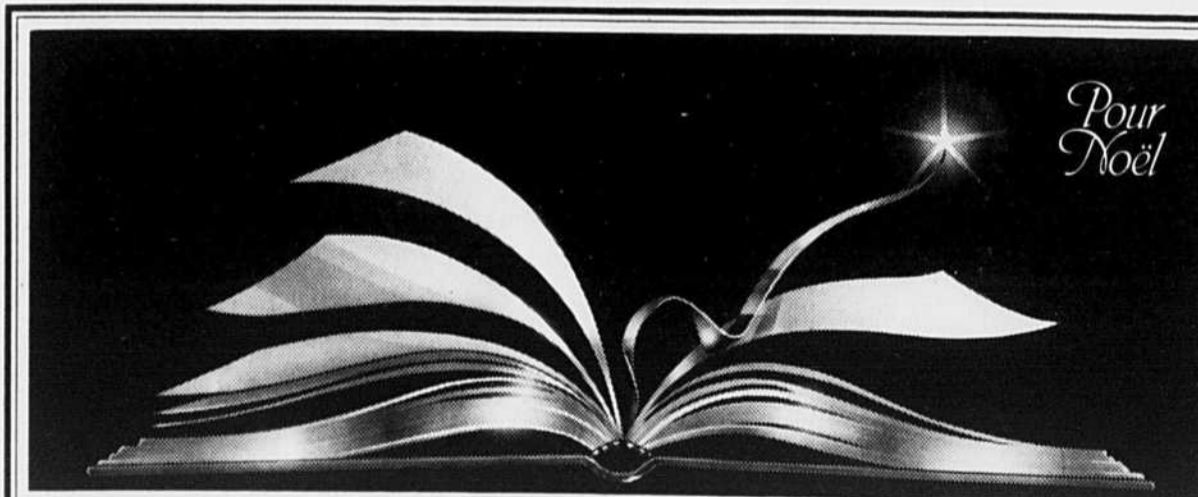
Depuis un prix qui lui avait été attribué en commun avec le dramaturge Adamov, dans les années cinquante, Cioran a refusé toute autre récompense littéraire. « Je ne peux pas faire une exception maintenant, ce n'est pas de l'orgueil, mais je me sens mal, en contradiction... »

Le prix Paul-Morand, décerné tous les deux ans, récompense depuis 1980 « l'auteur d'un ou plusieurs ouvrages écrits en langue française, remarquable par des qualités de pensée, de style, d'esprit d'indépendance et de liberté ».

DEUX COQS D'OR



EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE



Les librairies
Flammarion Scorpion

Place Montreal Trust 499-9675 • 4380 St-Denis 284-3688 • Carrefour Angrignon 365-4432 • Centre Laval 688-5422
Galeries d'Anjou 351-8765 • Galeries de Terrebonne 492-5688 • Mail Champlain 465-2242

NOUVEAUTÉ

Madeleine Gaudreault-Labrecque
PANIQUE DANS LES ROCHEUSES

176 p.
8,95 \$

DEUX GRANDS AUTEURS JEUNESSE CHEZ HURTUBISE HMH

Avec Madeleine Gaudreault-Labrecque

Les Aventures de Michel Labre continuent...

PANIQUE DANS LES ROCHEUSES

Rappel des titres de la collection HMH Jeunesse

Madeleine Gaudreault-Labrecque *Le mystère du grenier*
Paul de Grosbois *Les initiés de la Pointe-aux-Cageux*
Yves Thériault *L'or de la felouque*
Dans *Les Aventures de Michel Labre*:
Madeleine Gaudreault-Labrecque
Vol à bord du Concordia, *Alerte ce soir à 22 heures*,
Gueule-de-loup, *Sur la piste du dragon 1*, *Sur la piste du dragon 2*, *Le secret de la pierre magique*

éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman Ville LaSalle
(Québec) H8N 1X2 Téléphone (514) 364-0323

Avec Paul de Grosbois

Trois héros intrépides se joignent à la collection...

LE CRATÈRE DU LAC LYSER

NOUVEAUTÉ

Paul de Grosbois
LE CRATÈRE DU LAC LYSER

96 p.
6,50 \$

le plaisir des
Livres

Portrait de groupe sur la plage

NOËLLE À CUBA
Prise de Parole, Sudbury
1988 392 pages.



Jean-Roch
BOIVIN
Lettres
québécoises

QUAND LE ROMANCIER se fait détective de l'âme, il voit des pistes, des traces d'âme partout. Alors il révèle de secrètes émosions de la réalité et par la magie des mots il arrive à redonner à la banalité des destins ordinaires leur singulière grandeur. Je ne m'attendais pas à ça en entamant cette brique de près de 400 pages où j'apprenais dès le départ que j'allais passer deux semaines à Cuba, à l'hôtel Marazul avec une tralée de Québécois ! Mais j'ai fait un « trrrrés beau voyage », comme dirait Clémence. J'ai vécu des aventures très spéciales avec cette bande de Québécois disparates, des moments de tendresse, d'autres de banale violence quand la passion intoxique et rend l'individu plus petit que soi, de ravissement quand elle lui donne des ailes et le fait décoller de terre dans la musique des étoiles.

Ces traces d'âmes, seul le vrai romancier sait les débusquer. Il écrit : « Les mots sont la boisson et le gâteau d'Alice, ce qui l'alimente donc, ce qui la fait grandir ou rapetisser par rapport au reste, choses et gens.

Les mots ont la propriété de changer le point de vue et sont les seuls à pouvoir le faire. » Pierre Karch est d'origine québécoise et vit à Sudbury. Il faut souligner qu'il publie, chez un éditeur de Sudbury, un roman sur lequel n'importe quel éditeur québécois aurait été ravi de mettre la main. Je n'avais lu de lui que des nouvelles, mais toutes m'avaient frappé par leur angle de vision impitoyable et... clément. Une ironie douce, une compassion sans apitoiement, une sorte de tendresse lucide qui reconnaît à ses personnages l'héroïsme de la vie ordinaire. Il fut d'ailleurs lauréat du deuxième concours *Contes et nouvelles du monde francophone*.

Il faut preuve de souffle dans ce roman où nous suivons pas moins d'une vingtaine de voyageurs à partir du décollage jusqu'au retour deux semaines plus tard. Dans les premières pages, il faut revenir sans cesse pour se retrouver parmi les couples et les personnes seules qui composent cette bruyante bande de vacanciers. En montage parallèle serré, on saute d'un dialogue à l'autre. À travers la confusion apparente et obligée de tous les commencements de voyage s'installent les premières pièces d'un gigantesque puzzle, les fils tenus et puissants du filet des désirs dont la vertu du voyage fait de nous les papillons éperdus et magnifiques. « Rêves d'amour et de conquêtes ! Rêves de fortune et de trésors enfouis ! Rêves informes qui se précipitent et qui se cherchent un décor de rêve. »

Il y a Noël d'abord, qui est caissière chez Steinberg et qui cherche l'amour et ce que ça peut bien être. Elle n'est pas le personnage le plus important de ce voyage, malgré le titre, mais ses rêves informes recourent ceux de tous les autres, qu'ils se soient déjà brûlés les ailes à l'amour ou qu'ils en attisent les feux par tous les moyens que procure l'oisiveté organisée des vacances. Il y a François qui a difficilement convaincu sa femme, Claire, de faire ce voyage pour retrouver les dernières aquarelles de James Wilson Morrice, ce peintre canadien qui vécut quelques années à Cuba. Elle, ses rêves sont précis. Ils sont exclusivement d'argent et elle se fiche de Cuba, des autres et même de Morrice auquel elle ne croit pas. Cette recherche donne au récit la structure d'une enquête policière (sans l'embarrasser de policiers). Il y a la vieille institutrice à la retraite qui écrit des contes pour enfant et un enfant insupportable, une couple de jeunes femmes qui cherchent « un beau morceau », un vieux couple juif, une grosse femme mère de famille nombreuse qui tricote sans quitter sa chaise en attendant de retrouver ses enfants qui lui ont offert ce voyage en cadeau. Et Liljana, cette femme d'origine européenne qui a vécu bien des mariages et dont on se dit, chaque fois qu'elle replonge dans ses souvenirs, qu'elle serait à elle seule la matière de tout un autre roman. Impossible de les présenter tous puisqu'il faut tant de pages à l'habile conteur pour nous faire faire l'inventaire du petit bagage de rêves de chacun, qu'il traite avec la méticulosité d'un douanier des âmes.

Il y a un personnage exceptionnel dans ce groupe de voyageurs. Il s'appelle Icare et vient de Toronto. Beau, sans complexe, sans peur et sans reproche, il voyage seul. Comme Terence Stamp dans *Theorema*, il est l'ange qui sert de révélateur des désirs, celui dont ils se souviendront tous, qui leur aura fait toucher la matière de leur rêve.

Ce voyage à Cuba est le parfait cadeau de Noël pour ceux qui ne pourront voyager que dans les livres. Pour ceux qui partiront, c'est le livre à apporter dans ses bagages, malgré son poids. Sa jolie couverture aux tons pastel ne déparera pas votre tenue de plage et sera du plus bel effet sur votre bronzage.

La reine du frisson raconte la vie tête-bêche

L'ASSASSIN DE L'INTÉRIEUR
DIABLE D'ESPOIR
Anne Dandurand
Montréal, 1988, XYZ éditeur, 62 et 64 pages

JEAN-ROCH BOIVIN

ANNE DANDURAND ne fait jamais rien comme les autres. En tout cas, depuis le 19 novembre 1953 où, pour faire différent de ses vies antérieures sans doute, elle est née jumelle. Ça n'a pas cessé depuis. Elle est ici deux auteures, avec photo et bio à l'appui, et deux recueils de nouvelles sous la même couverture aux couleurs du Scorpion mais présentés tête-bêche. Littéralement.

L'organisation d'un recueil de nouvelles n'est pas insignifiante. Ce n'est pas un canular. Ce n'est pas un menu mais c'est composé. Ma lecture terminée, j'admire avec quelle habileté l'endroit m'avait emmené dans l'envers jusqu'aux deux dernières nouvelles. L'avant-dernière me semblait la meilleure parce que j'avais oublié celle que j'avais lue en inédit, dans LE DEVOIR un samedi matin, qui avait mis de l'esprit (qu'est-ce que c'est encore ?) dans mon café et dans ma journée. C'était la dernière, la meilleure. La plus puissamment complète. Je me croyais rusé. Pourquoi m'était-il si évident que j'avais commencé du bon côté. Je pourrais prétendre que c'est à cause de ces quelques lignes à la dernière page : « Et à ce moment-là, j'ai compris que la mort était une grâce, que le temps n'avait de saveur qu'à ce prix, et que mon malheur n'a aucune permanence puisque je vis. » Ça ne tient pas. Rien, absolument rien ne dit par où commencer. C'est comme la vie. Cul-par-dessus-tête, mais avec un sens. Bien des sens. Du sens.

Tous les sens, au premier chef. La phrase citée pourrait faire croire que la nouvelle se fait sentencieuse. Non, non. Elle raconte juste des histoires, très simplement. Cette phrase-là, c'était dans une histoire de fée. Mais dans toutes ces nouvelles, les cinq (?) sens sont convoqués. Ça aide à se raccrocher parce que, forcément, on se retrouve à marcher sur la tête comme quelquefois dans la vie.

Anne Dandurand se révèle dans son oeuvre une spécialiste du frisson.



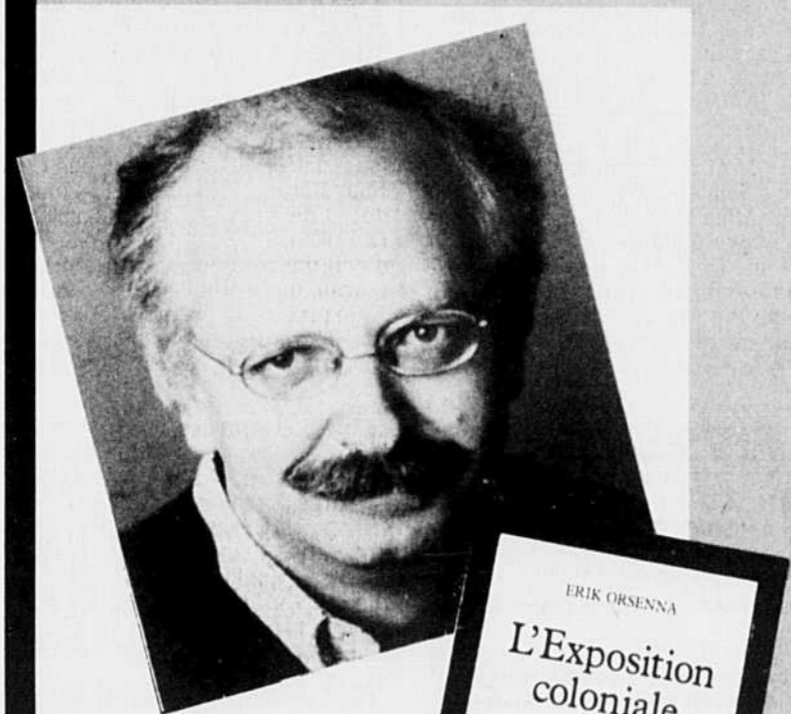
PHOTO HUNO
ANNE DANDURAND

L'ALCOOL AU VOLANT
C'est criminel
QU'ON SE LE DISE
Un appui de votre journal à la campagne de la Régie de l'assurance automobile du Québec

Sans machine diabolique. À coups d'odeurs, toutes parfums, de caviar et de chocolat, de lèvres gourmandes en haut en bas, en large et en travers, de couleurs toujours et de textures même du jour. Et des bijoux sonores : « Dans la rue la bourrasque blanche sculpte à tue-tête ses fantômes fugaces. »

Anne Dandurand, c'est Des Es-seintes en jupon, peint par Warhol. C'est simple.

ERIK ORSENNA



« Des sentiments et des émotions... à fleur de peau. Une écriture intraveineuse, un livre fort intelligent. »

Gaston L'Heureux / CKAC - Touche à tout



29,95 \$

PRIX **GONCOURT** 88

« Dans sa délectable « Exposition coloniale », il a chargé chaque page, comme au lance-pierres, d'une ironie dévastatrice. Mais il lâche parfois l'élastique. Et c'est le désespoir qui nous frappe. »

Frédéric Vitoux / Le Nouvel Observateur

Editions du Seuil

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

NATA ET LE PROFESSEUR



Alice Parizeau
QUÉBEC/AMÉRIQUE

Nata et le professeur Alice Parizeau

Alice Parizeau nous offre, encore une fois, un magnifique roman. *Nata et le professeur*, c'est l'amour d'une chanteuse bohème, l'envie de créer, la passion de vivre et la véritable puissance de l'art qui veut dominer celle de la violence et de l'action clandestine. Une œuvre magistrale, qui secoue et laisse rêveur à la fois...

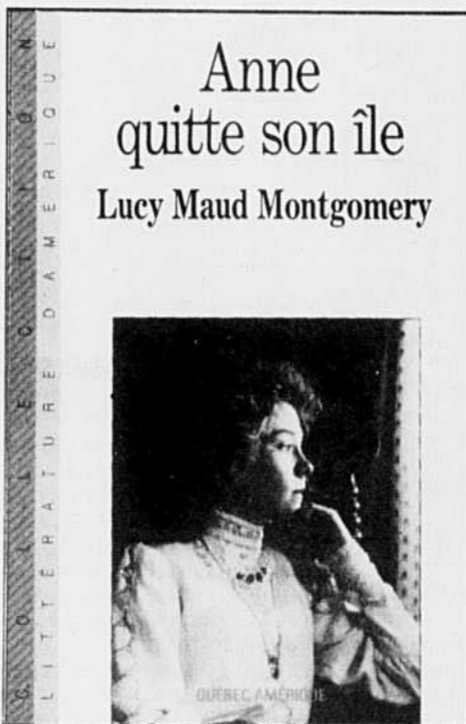
280 pages - 18,95 \$



20 millions de chinois «Made in Taiwan» Jules Nadeau

L'auteur rend compte de son expérience et de ses observations de la vie taiwanaise. Grâce à une foule d'anecdotes, le lecteur pénètre dans le quotidien des habitants de ce petit pays. Le côté *underground* et clandestin, la *face cachée de l'autre Chine*, apparaît au grand jour.

412 pages - 29,95 \$



Anne quitte son île Lucy Maud Montgomery

Enfin! le troisième tome de la célèbre série *Anne*, un des plus grands classiques de tous les temps.

312 pages - 16,95 \$



Neige de mai Claire de Lamirande

Neige de mai est un récit d'une intensité dramatique remarquable, inoubliable. L'auteur y traite du bonheur, de la souffrance, de l'euthanasie et de Dieu avec une intonation particulière, émouvante et poétique. Une œuvre qui vous touchera et vous fera réfléchir.

236 pages - 19,95 \$



Y a-t-il un raisin dans cet avion? Raymond Plante

François Gougeon, le plus rêveur et le plus drôle de tous les raisins québécois, vit ici sa troisième aventure. Cette fois, il monte une pièce de théâtre qu'il va présenter à un festival à Paris: une histoire aussi folle qu'extraordinaire!

160 pages - 6,95 \$



Des millions pour une chanson André Vanasse

Une aventure qui a tout pour plaire aux jeunes qui aiment la musique rock. Un roman qui risque de faire beaucoup de bruit...

192 pages - 6,95 \$



Le Pari d'Agathe Sonia Sarfati

Pour redonner santé et confiance en soi à son ami Clovis, Agathe le fera maigrir sans qu'il s'en aperçoive. Une histoire intelligente, drôle, pleine d'astuces et de rebondissements, dont le thème principal est l'amitié.

142 pages - 6,95 \$



Menace sur Bouquinville Louise Lévesque

Une histoire policière où on ne s'ennuie pas. Un mystère à la portée des jeunes lecteurs: simple, d'une grande fraîcheur, où triomphe l'imagination.

112 pages - 6,95 \$

QUÉBEC/AMÉRIQUE LA PASSION DES LIVRES

Le plaisir des Livres

Christiane Rochefort demeure indomptable et incorrigible

LA PORTE DU FOND
roman de Christiane Rochefort
PARIS, 1988, Grasset
245 pages.

LE SILENCE DE GABRIELLE
roman de Sophie Avon
PARIS, 1988, Arléa,
120 pages.



Lisette **MORIN**

▲ Le feuilleton

POUR QUI la suit depuis *Le repos du guerrier* — son premier roman par quoi le scandale... et la célébrité lui sont arrivés — Christiane Rochefort paraît toujours la même : indomptable, incorrigible mais surtout imitabile. Osons même ajouter que, contrairement à certains de ses confrères... arrivés !, elle ne consent même pas à s'imiter, à se ré-épater d'un livre à l'autre.

Mais si *La Porte du fond* innove, ce n'est pas, certes, par le choix du sujet : les relations incestueuses d'une gamine de huit ans et de son père, sujet dans l'air du temps littéraire, mais bien par le traitement romanesque. Une structure, non pas éclatée, mais extrêmement serrée : neuf divisions, avec des sous-titres inventifs, ironiques, et une table des matières qui est un petit chef-d'oeuvre du genre.

Si, comme l'affirmait Jean Cocteau, « on ne dure que par la forme », la postérité devrait reconnaître en Christiane Rochefort, l'une des grandes romancières de ce siècle. Le style de *La Porte du fond* est tour à tour tributaire de la Bible, de Lewis Carroll (il y a quelque part un sou-

rire « chershire » qui sent son Alice à plein nez...) et de tous les bons disciples du grand-père Freud, en commençant bien sûr par la grand-mère Dolto, à laquelle Rochefort paie un tribut dans le rappel final de ses sources : « Dans l'inceste père fille, la fille adore son père et est très contente de narguer sa mère ! »

Dans ce combat de sept années contre le père violateur « qui ne la battait même pas », la petite fille avouera : « J'en ai perdu chaque bataille. Mais pas la guerre ». Elle prévit même les lecteurs : « Perdez l'illusion bonne gens, assis dans la croyance que les malheurs passés doivent labourer la mémoire la vie durant, comme si c'était un devoir d'encre et encore les payer... »

Ce long asservissement, dans le milieu familial, ce silence obligé d'une enfant qu'on ne croirait pas si elle osait raconter, il pourrait être larmoyant, gémissant, bref insupportable. C'est mal connaître l'« Historienne » des *Petits enfants du siècle* et de *Les enfants d'abord* que de la soupçonner ne serait-ce que d'une once d'attendrissement. « Sur ce chemin tortueux, fait-elle avouer à la narratrice de *La Porte du fond*, j'accédais à une Science de la Nature Humaine, qui aurait fait rougir ma mère... »

Il est douteux, cependant, que cette confession d'une petite fille bien de son siècle fasse rougir celles qui la liront. Tout au plus peut-on soupçonner qu'elle gênera aux entournures certains mâles phalocrates, bien engoncés, bien corsetés dans leur bonne conscience. Rochefort, à qui l'on a reproché d'avoir brandi l'étendard dans toutes les batailles féministes et politiques de sa



CHRISTIANE ROCHEFORT en 1976.

génération, est d'abord, est avant tout un excellent écrivain. Qui possède la science des mots, l'art de les agencer sans jamais glisser dans le jargon « in ». C'est de *ce gai savoir* — dont elle coiffe l'une des fameuses et savoureuses séquences de son livre, qu'il faut remercier Christiane Rochefort. Ouvrez vite, sans frapper, *La Porte du fond*. Ce n'est ni la chambre des sept femmes de Barbe Bleue ni le palais de Dame tartine. Mais c'est, étrangement, une confession malgré tout étonnamment pudique, qui voisine chez le libraire l'impudique confession de la cliente d'un certain boucher, que l'on doit à Alina Reyes, apprentie des lettres qui fréquente le Marquis de Sade avant les bons auteurs que continue

visiblement d'affectionner Christiane Rochefort.

L'un des romans de l'auteur de *La Porte du fond* s'intitulait *Les Stances à Sophie*. Transition paresseuse, qui m'amène au second sujet de ce feuilleton : *Le silence de Gabrielle*, premier roman de Sophie Avon. « J'ai dix-sept ans mais j'ai su très tôt que j'étais unique » nous annonce la narratrice. Première qualité de cette romancière débutante : la sobriété et la qualité très rare de la langue. Bordeaux, capitale littéraire par excellence de ce XXe siècle finissant, ville de Mauriac, de Cayrol et de Sollers, et de combien de moins illustres, est aussi la ville de cette Gabrielle, murée dans le silence depuis la mort de sa mère, et qui vit avec son père. C'est lui qui, dans la seconde partie du roman (qui n'est pas un dialogue mais deux extraits de journaux intimes) écrit que « les âmes pures, les bien-vivants ont déserté Bordeaux. Ou n'y sont demeurés qu'un moment, le temps de comprendre qu'on ne peut vivre ici que médiocrement, rage et prière mêlées. Dans cette cité exsangue, je sais aussi, et cela ne me coûte plus de le reconnaître, que c'est ma propre résignation qui me répugne ».

Ce couple père-fille n'a rien d'illucite. Il est seulement paralysé par le silence. L'adolescente affirme que elle brûlera ce cahier le jour où elle aura décidé de parler. Quant au père, hormis le drame individuel de la mort de l'épouse, il s'en prend à Bordeaux : « Cette ville m'a emprisonné au premier jour et me clouera jusqu'à la fin ». Il n'entend sans doute pas le silence de sa fille, qui a, si jeune, déjà compris que « l'amour se pèse et s'évalue comme un diamant. Il s'émousse et diminue comme un vulgaire galet... »

L'auteur des deux journaux croisés, dont j'ignore l'âge réel, est déjà en possession d'un admirable instrument. Est-elle, cette Sophie Avon, de la ville de Mauriac ? Et a-t-elle reçu sa première leçon d'écriture de celui qui écrivait : « Quand je reviens dans ma ville, j'erre le long des quais déserts, dans un état d'âme voisin de « réfugié » ? »

Le refuge de l'héroïne de ce court mais très dense récit romanesque est le silence... Qui devient, sous la plume d'un déjà très bon écrivain, plus éloquent que la plupart des bavardages « romanesques » de l'autisme.

Les blessures de l'âme enfantine

L'ENFANT-TOUPIE
Guy Croussy, Paris, éd. Julliard,
1988, 205 p.

ODILE TREMBLAY

« AVANT D'ÊTRE NÉ, je demandais déjà qu'on me laisse tranquille ». Ce sont les blessures de l'âme enfantine que Guy Croussy vient mettre à nu dans son excellent roman « L'enfant-toupi ». Ce touchant ouvrage à la fois drôle et triste est un puits d'émotions contenues. Parce qu'il met en scène un garçon volubile, drapé dans une angoisse diffuse et incontrôlable et parce qu'il réécute tout jugement de valeur, le livre décon-

certe. L'auteur s'aventure au-delà des rives manichéistes où la frontière se dessine entre innocents et coupables. Malgré une écriture bondissante, il flotte dans son roman une odeur de mélancolie, un doux parfum de fatalisme et de douceur brisée.

Le narrateur est Manuel, l'enfant-toupi. Une douzaine d'années; grand amateur de télévision et de jeux vidéo, apparemment associal, Manuel a la nausée. Il croque d'angoisse à la vue du grand ballet d'hypocrisie que viennent danser certains adultes devant lui. Pourtant, ses parents ont le charme et la grâce des purs. Mais sa mère a déjà commencé à mourir et, au chevet du lit où elle s'éteint, défilent les amis de la

famille qui entassent bêtises sur lieux communs. Pour leur échapper, Manu se transforme alors en toupi humaine et roule sur lui-même jusqu'à en perdre le souffle. Négligé par un père adorable, mais toujours parti par monts et vaux, Manuel est la bête noire de sa ville. On essaie de le séparer de sa petite amie avec qui il multiplie les fugues, de le renvoyer à sa différence. Si bien qu'il s'enferme dans les drames qu'il provoque, terrifie les femmes, joue les délinquants et toupille de plus belle. Ni la douceur d'un père, ni la tendresse d'une juge au tribunal de la jeunesse ne parviennent à apaiser son désarroi. « Il faut me laisser, je porte malheur », commente-t-il, laconique. Happé par le flot d'une angoisse quasi existentielle, Manu se retrouve captif d'une révolte à laquelle il n'a même pas aspiré.

Ce roman, d'une grande intensité dramatique, traduit un état de panique proprement enfantin qui puise sa source aux confins de l'incompréhensible. Avec une remarquable habileté, Guy Croussy a su mettre en parallèle la réalité secrète d'un garçon perturbé et l'incompréhension sociale qu'elle suscite. À cheval entre ce qui « est » et ce qui « paraît », son livre est un lancinant lamento, un beau chant triste à la gloire de l'enfance écorchée.

lement le suicide : « Ce qui compromet le suicide, c'est qu'il faut pour le commettre un minimum de détraquement, alors qu'il devrait être le privilège de tout individu tant soit peu sensé. Voilà, tout est dit. Il nous reste ces très belles photographies où on peut lire une détresse, une résignation et même une jubilation intérieure de provocation... »

La mort dans l'âme

L'ÉLAN VERS LE PIRE
Cioran
photographies d'Irmeli Jung
Gallimard
quelques pages

GUY FERLAND

NON, CONTRAIREMENT à ce que la rumeur publique laissait entendre ici au Québec, E.M. Cioran n'est pas mort. Loin de là. Et comme pour nous prouver le contraire, lui qui n'aime pas être photographié, le voilà qui publie un livre de quelques aphorismes accompagnés de belles photographies dues à Irmeli Jung. Un pied de nez, quoi.

Non, E.M. Cioran n'est pas mort et il met toujours autant d'énergie à blasphémer la vie. « Tout est superflu. Le vide aurait suffi. » Noire, sa pensée l'est d'autant plus lorsqu'elle est mise en relief par des portraits qui nous montrent l'esprit du penseur. Tout est noir, en effet, dans les photographies d'Irmeli Jung, et d'abord le regard courroucé de Cioran qui semble toujours mécontent d'exister. « Quelle gaffe que tout commencement, la naissance en premier lieu, il va sans dire. »

Sur les quais, sur les toits, Cioran choisit des poses qui nous le montrent continuellement hanté par une limite infranchissable mais travaillante. Comme Beckett, il se tient sur le bord du précipice de l'impossible, de l'innommable. « Le progrès n'est rien d'autre qu'un élan vers le pire. »

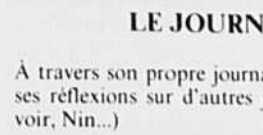
Non, Cioran n'est pas mort. Et comme pour répondre à toute prochaine tentative de le déclarer mort avant terme, il discrédite paradoxa-

Nouveautés Saint-Martin



À MICRO OUVERT

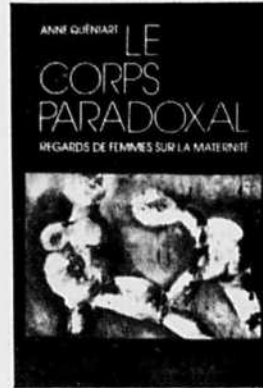
Gérard-Marie Boivin
Une remarquable sélection de 24 entrevues réalisées dans le cadre de l'émission "Il fait toujours beau quelque part" à Radio-Canada.
373 p. 24,95 \$



LE JOURNAL DES AUTRES

Marc Chabot

À travers son propre journal l'auteur nous apporte ses réflexions sur d'autres journaux (Kafka, Beauvoir, Nin...)
205 p. 18,95 \$



LE CORPS PARADOXAL

Anne Quénier

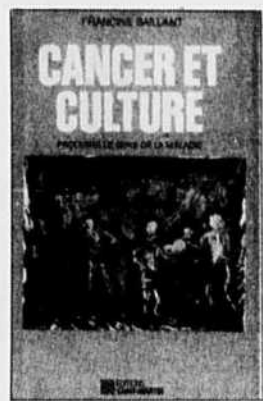
L'auteur analyse les valeurs qui sous-tendent, aujourd'hui encore, l'enfement, pôle constitutif de toute société.
250 p. 24,95 \$



L'ÉDUCATION SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS

J. Hohf F. M. Marceau

Après une année d'observation dans une classe alternative, les auteures donnent la parole aux enfants.
373 p. 24,95 \$



CANCER ET CULTURE

Francine Saillant

Une anthropologue nous livre le fruit de ses recherches auprès de personnes atteintes de cancer et d'intervenants ayant à vivre auprès d'elles.
313 p. 24,95 \$



DISCRIMINATION ET COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE

A. Côté L. Lemonde

Les auteurs ont analysé 174 dossiers et affirment que porter plainte devant la Commission c'est porter "un coup d'épée dans l'eau".
142 p. 12,00 \$



LA FEMME AU 19e SIÈCLE

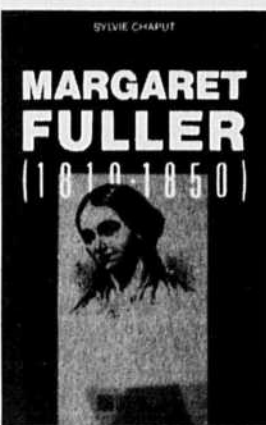
Margaret Fuller (traduit par S. Chaput)

Une remarquable traduction de ce texte fondamental de l'histoire du mouvement des femmes américaines.
189 p. 19,95 \$

MARGARET FULLER (1810-1850)

Sylvie Chaput

Biographie de cette importante américaine qui marqua le féminisme au 19e siècle.
244 p. 24,95 \$



SOCILOGIE IMPLICITE DES INTERVENANTS EN SANTÉ MENTALE

J. Rhéaume et R. Sévigny

TOME 1: Les pratiques alternatives: du groupe d'entraide au groupe spirituel.
TOME 2: La pratique psychothérapeutique: de la croissance à la guérison.
T.1 216 p. T.2 222 p. 19,95 \$ ch.

RÉPERTOIRE DE LA CONDITION MASCULINE

Collectif Hommes et Gars sous la direction de Jean-Pierre Simoneau. Un outil indispensable pour ceux et celles qui s'intéressent aux divers aspects de la condition masculine.
144 p. 9,95 \$



DISPONIBLES EN LIBRAIRIES STAND 769 et 868

PHILIPPE DEAN GIGANTES

LIBRE ? ÉCHANGE

- Une analyse concise de l'accord...
- Des réponses claires à vos questions...
- Ce livre est pour vous...

96 pages 6,95\$

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Le dimanche 20 novembre, à partir de 15 heures
Philippe GIGANTES dédicacera son livre
aux kiosques nos. 528, 530, 429 et 431.

éd. éditions hurtubise hmh ltée

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 26 novembre de 19h à 21h
Lancement

**Moïshé Kulbak
LES ZELMINIENS**
en présence de
Régine Robin
Traductrice
Seuil

Samedi 3 décembre de 14h à 16h
**Normand Chaurette
SCÈNES D'ENFANTS**
et
**Jean Ethier-Blais
ENTRE TOUTE LES FEMMES**
LEMÉAC
éditeur

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

L'âme désarmée ALLAN BLOOM

BEST-SELLER À NEW-YORK
PRIX JEAN-JACQUES ROUSSEAU EN 1987
POUR LE MEILLEUR ESSAI DE L'ANNÉE

ALLAN BLOOM

L'ÂME DÉSARMÉE
ESSAI SUR LE DÉCLIN DE LA CULTURE GÉNÉRALE

332 p.
14,95 \$

GUÉRIN LITTÉRAIRE

Distributeur exclusif: Québec Livrés

Un guide auquel il faut absolument recourir dans toute discussion sur le même sujet.
Cet ouvrage fascinant et éblouissant s'adresse à tous ceux qui sont conscients des maux qui assaillent le monde actuel.

Une fresque exceptionnelle qui marquera la littérature internationale

LES ENFANTS DE L'ARBAT
Anatoli Rybakov,
Trad. : Antonina Roubichou-
Stretz, Lucia et Jean Cathala
Éditions Albin Michel, 1988,
600 pages.



Le roman d'Anatoli Rybakov vient de paraître en traduction française et déjà il est évident que c'est une de ces œuvres exceptionnelles qui marquent la littérature internationale. Il s'agit d'une fresque qui commence à l'époque des années trente et met en scène plusieurs personnages. Rybakov brosse également le portrait de Staline, le maître de Kremlin, mais aussi un homme authentique qui souffre d'un mal de dents et doit supporter certains soins comme n'importe qui d'autre. Ces descriptions concernant Staline sont ainsi faites qu'il devient sympathique bien que, comme les tsars, ses prédecesseurs, il sait que tout lui est permis. À son niveau, la machine tourne et écrase selon une logique qu'en tant que dictateur il élabore et à l'autre bout, à celui où la mère de Sacha supplie qu'on lui rende son fils, coupable d'avoir écrit une phrase ridicule au sujet de son journal scolaire, des fonctionnaires vénaux et stupides ont intérêt à appliquer les règlements à la lettre.

A travers les 600 pages de ce roman, qu'il faut lire ne serait-ce que pour comprendre l'actuelle politique soviétique et les efforts de Gorbat-

chev en vue d'imposer le changement, on retrace la vraie vie. L'absurdité est au rendez-vous à chaque moment, à l'usine, comme dans les champs, dans les bureaux comme dans les salons du Kremlin. De bas en haut de l'échelle, les fonctionnaires sont plus puissants encore que dans *Les âmes mortes* de Gogol, ou dans *Docteur Jivago* de Pasternak. Le régime, le système leur permettent toutes les audaces, et malheur à celui qui ose invoquer les principes élémentaires de la justice. Par méchanceté, par bêtise, ils torturent et tuent.

Le NKVD, l'ancêtre de l'actuelle police secrète russe, le KGB, coiffe cette structure et règne en maître. Staline l'utilise et s'en sert, mais même lui ne veut pas agir à l'encontre des décisions de ses plus hauts gradés.

Contrairement à Soljenitsyne, Anatoli Rybakov raconte ces réalités-là sans même essayer de critiquer le système. Par petites touches, il brosse des scènes dont les personnages s'imposent à un point tel que très vite ils deviennent familiers. Dans un style simple et facile, le romancier parvient à situer en quelques phrases chaque individu dont il parle.

« Dans l'idée de Youri, Diakov avait épousé Rebecca parce qu'il se savait moche. En sa présence, Youri se gardait d'évoquer les Juifs. Au reste il n'en parlait jamais. Même à la maison quand le père improvisait sur ce thème, il se contentait de sourire. Au surplus, la famille lui posait assez d'autres problèmes. La mère, il l'avait vite remise au pas, en lui interdisant de bavarder dans la cour; allant chaque jour faire ses emplettes au magasin du NKVD, elle ne te-



ANATOLI RYBAKOV

nait d'ailleurs pas à s'attarder en commérages : les voisins n'avaient pas besoin de savoir ce qu'elle rapportait dans son sac. » (p. 330)

En peu de mots, voilà une description parfaite de l'univers clos d'une famille où l'antisémitisme, la suspicion et la délation sont presque palpables. Impossible d'y échapper ! La mère de Youri a peur de lui, mais en raison des constantes pénuries elle doit profiter de ses relations. Youri, à son tour, a peur de ses subordonnés au même titre que Staline qui, lui, fera tuer son vieux ami et collaborateur Kirov. Le régime génère des légions de petits tyrans auxquels il arrive parfois de se transformer en victimes. Même Sacha, arrêté et condamné très jeune, sans avoir eu le temps d'exercer un pouvoir quelconque, agit en déportation comme une brute pour ne pas subir les coups

de ses codétenus. Le cercle enchanté et maudit se referme et Sacha, sa mère, ses amis, sont obligés de tourner sur une trajectoire immuable. Staline est mort, mais les citoyens demeurent dépendants des fonctionnaires pour se loger, pour travailler, pour manger et pour se procurer les biens dont ils ont besoin et Anatoli Rybakov reflète cette réalité-là comme personne. C'est tout d'abord un des rares écrivains russes qui n'a pas cessé depuis 1948 de publier officiellement ses livres dans son pays et de faire des films. Né en 1911, déporté très jeune en Sibérie, il a fait ensuite la guerre et de retour à Moscou commença à écrire. Ingénieur de formation, Rybakov, prix Staline de 1950, pour son roman *Les routiers*, met en scène ses personnages de telle manière qu'on a l'impression que le recul historique importe peu. Le cercle maudit demeure ce qu'il a été ! Les déportations en Sibérie sont plus rares, certes, mais ce n'est pas là le mérite de l'évolution du système. Plus simplement la Sibérie est peuplée et d'autres moyens de dissuasion suffisent pour calmer les esprits. L'appareil administratif écrase l'individu d'une façon moins évidente, en somme, mais en raison de la situation économique dominée par les pénuries, en raison de l'impossibilité de quitter le pays pour tenter sa chance ailleurs, son pouvoir demeure, par définition, exorbitant.

« Restait seulement à trouver en soi la force de tenir », pense Sacha, un des enfants de l'Arbat et on ne peut s'empêcher, en refermant le livre, de conclure qu'il pourrait fort bien le dire au présent plutôt qu'au passé.

LA VITRINE DU LIVRE

MOZART
Louis Parrot
Le castor astral
156 pages

Ce livre, paru originellement en 1946, est une évocation littéraire de la création musicale de Mozart. Louis Parrot, poète et animateur intellectuel des années 30 et 40, approche l'oeuvre du musicien de biais, comme il l'avait fait dans ses monographies sur Paul Éluard, Frederico Garcia Lorca, Blaise Cendrars, etc. « Cette évocation, nous dit Marc Fontana dans sa préface, il la charpente de thèmes essentiels : le destin — le Requiem, l'amour universel — La Flûte enchantée, la mort — Don Juan. La correspondance, entre rire et drame, entre gravité et légèreté qui s'affirme dans la biographie et qui s'intègre au mieux l'oeuvre de Mozart, en forme la trame, comme servant de relais au génie, de ligne de mire. »

SIMENON
tout Simenon 4
Presse de la cité/ Libre Expression, 860 pages

Voici le quatrième tome des oeuvres de Georges Simenon parues aux Presses de la Cité. Dans ce volume, on retrouve : *Un nouveau dans la ville, Maigret et la vieille dame, L'amie de Madame Maigret, L'enterrement de Monsieur Bouvet, Maigret et les petits cochons sans queue, Les volés verts, Tante Jeanne, Les Mémoires de Maigret.*



ROGER GILBERT-LECOMTE
par Christian Noorbergen Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 88 pages

Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943) fut la figure la plus héroïque du groupe de jeunes gens — parmi lesquels on trouve René Daumal et Roger Vailland — qui fondèrent la revue *Le Grand Jeu*, en 1928. Il osa aller jusqu'à l'ultime face-à-face, celui du désespoir absolu et de la dépression totale. Christian Noorbergen nous le présente subtilement par des petits textes avant de donner des extraits des poèmes et de la prose du poète.

BIZARRES
Bertrand Vac
Guérin littérature
159 pages

Après 10 ans de silence dans le domaine de la fiction, Bertrand Vac revient en force avec un recueil de nouvelles drôles et tragiques. C'est le regard clinique du médecin qui observe ses clients qu'on retrouve dans ces récits, conjugué au talent du conteur. Chaque nouvelle, il va sans dire, se termine par un rebondissement spectaculaire.



FRUIT DE LA PASSION
Gloria Escobel
Trois, 170 pages

Une romancière, Patricia, est tombée amoureuse de Maud, personnage imaginaire de son roman, qui est supposée être en amour avec Patrice, alter-ego de la romancière. Prise à son propre piège, Patricia tentera tout pour faire exister Maud dans la réalité. Elle réussira, mais en faisant tomber tous les masques qui la faisaient se cacher derrière un



personnage masculin dans son roman. Ce livre est une réflexion sur l'écriture, la création, les rapports amoureux et l'origine de nos fantasmes.

LA GRÂCE DU REGARD

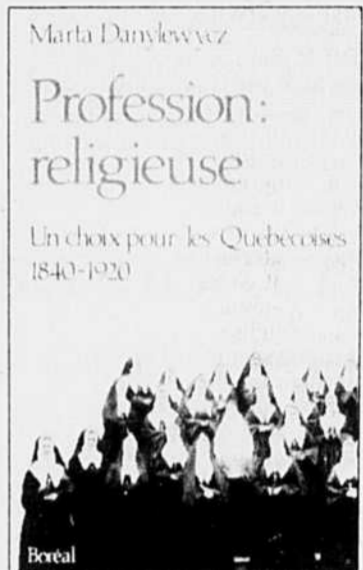
Guy Désilets
Guérin littérature
coll. « Poésie »
118 pages

Des petits poèmes sans prétention, qui disent des choses en peu de mots et semblent véritablement sortis de la sensibilité de l'auteur. Voilà la recette originale de cet auteur. Le tout est illustré par des dessins appropriés de Claude Jasmin. Un petit extrait pour vous convaincre : « Avec mille mots/ comme avec cent/ Avec un mot/ il me reste une peine à souffrir/ Avec un mot/ Comme avec cent mille/ Il me reste une peine à vous dire/ Celle de ne pouvoir te convaincre/ Mon aimée/ Par un seul mot/ Celui d'amour. »

PROFESSION : RELIGIEUSE

Un choix pour les Québécois 1840-1920
Boreál, 246 pages

Au total, le Québec compte plus de 13,000 religieuses en 1921, ce qui représente 2,2% de la population féminine de plus de 20 ans; en 1961, leur nombre atteint 35,000. Comment expliquer une telle éclosion de vocations religieuses? C'est ce que Marta Danylewycz tente d'expliquer en s'intéressant particulièrement à deux communautés de religieuses au tournant du siècle : les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame et les soeurs de la Méricorde, qui rassemblent près du cinquième de la population religieuse féminine de l'époque.



COMMUNION
Une histoire vraie
Whitley Stieber
Guérin littérature
400 pages

L'auteur affirme avoir subi une expérience traumatisante le mettant aux prises avec des êtres venus d'ailleurs. Lui-même sceptique devant les témoignages des autres en ce qui a trait aux rencontres avec des extra-terrestres, il nous conjure de le croire. Il a subi tous les tests imaginables pour prouver sa bonne foi. Il ne s'est jamais démenti et tous les tests corroborent son bon état de santé mentale. Ce livre est un best-seller aux États-Unis depuis un an. À vous de juger.

LES JUIFS PROGRESSISTES AU QUÉBEC
Allen Gotthel
Éditions Par ailleurs
372 pages

Allen Gotthel présente, dans ce volume, 10 portraits de Juifs progressistes intégrés à la communauté québécoise. « Dans chacun des chapitres, dit l'auteur, je fais le récit biographique des 10 personnes choisies en mettant l'accent, bien entendu, sur le triple fait d'être Juif, progressiste, et intégré dans le milieu québécois francophone. Puis, j'invite chacun à faire part d'opinions et d'analyses sur les sujets qui reviennent régulièrement depuis plus de 20 ans lorsque j'aborde moi-même ma judaïcité avec des Québécois francophones. »

Une thématique usée traitée d'une façon nouvelle et stylistiquement parfaite

LE RAYON D'OMBRE

Giuseppe Pontiggia
Traduit de l'italien
par Nino Frank
avec la collaboration
de François Bouchard
Paris, Maurice Nadeau,
1988, 170 p.

JACQUES GROUSSET

Le Rayon d'Ombre, nous dit-on, est tiré d'un fait divers réel. L'action se déroule dans l'Italie fasciste d'avant-guerre, soit en 1927. Mariano, être veule, ballotté entre une femme hypochondriaque et une maîtresse exigeante, prête les clés de sa villa à son ami Emilio, un militant communiste (dont le parti était, comme on le sait, interdit à l'époque). Mais celui-ci le prévient : il ne sera pas seul dans la villa, il emmènera avec lui un dénommé Losi, récemment évadé des geôles fascistes. D'accord, fait Mariano à contrecoeur.

Mais à peine dans les bras de sa maîtresse, puis dans les serres de sa femme, il se prend à regretter sa décision; il commence à voir dans quelques chausse-trappes le risque de tomber. Et des chausse-trappes, en effet, il y en a. Car, sur le dénommé Losi, apprend-on rapidement, planent quantité de doutes. Il se dit évadé d'un train qui le conduisait en prison, il se dit aussi communiste, mais tout

cela flaire le louche. En réalité, ne serait-il pas un traître fasciste, n'aurait-il pas pour mission d'infiltrer le réseau communiste clandestin ? La meilleure façon de le savoir est encore d'enquêter sur son compte.

C'est ce qu'on fait. Mais l'enquête terminée, on n'est guère plus avancé qu'avant sur le plan des preuves. Tout ce que l'on sait, tout ce dont l'on est certain, c'est que Losi n'a rien d'un communiste; il n'en a ni le calibre ni l'armature idéologique. Il faut donc s'en débarrasser. Trop tard. Losi, être plus sensible, plus intelligent qu'on ne le croit, a senti le vent tourner; il a dénoncé le réseau au complet, y compris Mariano qui n'avait pourtant rien d'un clandestin, mais qui a eu le tort de céder à son ami Emilio.

Le roman ne s'arrête pas là, tant s'en faut. D'où son intérêt. La guerre passe, les années se rajoutent, et on n'a toujours pas, au fond, la moindre idée sur le personnage trouble qu'était Losi. On sait qu'il est vivant, comme sont encore vivants ceux qu'il a envoyés en prison et qui, eux, n'ont toujours pas laissé d'enquêter sur son compte. On sait aussi qu'il est à bout de ressources et qu'il cherche une certaine forme de réhabilitation ? C'est ce qui met ses anciennes victimes sur sa piste. Elles le retrouveront, au bout du compte, mais là où elles s'y attendaient le moins.

L'originalité de ce quatrième roman de Pontiggia (en français, on ne connaît de lui que *Le joueur invisible*, et toujours traduit par l'excellent Nino Frank, le traducteur de Joyce en italien), ne réside pas tant dans sa thématique, dont on a pu lire ou voir au cinéma bon nombre de réussies, que dans son traitement. Stylistiquement d'abord, c'est une petite merveille de brièveté d'où est absente la moindre trace de fioriture;

c'est une sorte de lavis japonais, si l'on veut. Quant à la figure de Losi, que l'on s'attendrait à voir surgir au moindre détour, à la manière d'un sémaphore qui se dresserait même dans le brouillard, elle manque constamment à l'appel. On ne la devine, en effet, on le pressent qu'à travers les conversations et les réactions de ses victimes. C'est la tâche aveugle du récit. Ou le rayon d'ombre comme l'appelle l'auteur.

La vraie Anastasia

LA GRANDE-DUCHESSE ANASTASIA
(L'Histoire d'Anna Anderson)
Peter Kurth
Paris, Éditions Belfond, 1988
331 pages

LOUIS B. CHAMPAGNE

Le mardi 17 février 1920, les policiers de Berlin repêchaient dans un canal de la ville une jeune femme qui avait tenté de se noyer. Elle refusa de parler, de dire qui elle était, pour quoi elle avait tenté de se suicider. Elle ne faisait que répéter : « Je n'ai rien demandé », en allemand avec un fort accent étranger.

On la promena d'hôpital en hôpital, d'asile en asile, rien ne put la faire parler, et cela dura pendant des mois. Elle parlait russe quelques fois la nuit avec les infirmières, mais, durant le jour, devant témoins, elle ne parlait que l'allemand. Elle avait une terreur panique des juifs et des bolchéviques qui, disait-elle, voulaient l'emmener en Russie. Ce n'est qu'à l'automne 1921 qu'elle finit par dire qu'elle était Son Altesse Impériale la Grande-duchesse Anastasia.

On lui amena une foule de serviteurs et de familiers du Tsar, et la plupart reconnurent des traits, des habitudes ou des expressions de la Grande-duchesse. Elle leur rappelait des petits faits anodins qu'eux seuls pouvaient connaître. Dès que la rumeur ou que la nouvelle se répandit à travers l'Europe, quelques cousins, cousines, oncles ou tantes furent envoyés pour la voir et la juger. Mais les personnages importants évitèrent de venir la voir, la qualifiant d'imposteur, on inventa même toutes sortes d'histoires et de racontars pour la dénigrer.

Que personne de sa parenté ne veuille la reconnaître officiellement, c'était facile à comprendre : de 1921 à 1930, la rumeur a couru dans les journaux européens que le Tsar avait déposé des millions-or à la Ban-

que d'Angleterre avant la Révolution. Si donc cette femme était reconnue comme une des filles du Tsar, elle en devenait l'héritière. Tant qu'elle n'était pas reconnue officiellement, les millions pouvaient être réclamés par les oncles, les tantes et les cousins. Il ne fallait surtout pas qu'elle soit acceptée par la famille.

Ce fut donc pour elle une interminable suite d'hôpitaux, d'asiles et de résidences privées jusqu'aux États-Unis, où elle séjourna quelque temps chez des gens sympathiques à sa mère. Elle eut à vivre quelques procès où l'on réclama en son nom la reconnaissance de ses droits; procès perdus à cause de faux témoignages ou de fausses procédures.

Le jugement du dernier procès, en 1970, fut : « Nous n'avons nullement résolu que la requérante n'est pas la Grande-duchesse Anastasia, mais simplement que la cour ne pouvait en rien prendre une position concernant l'identité d'Anastasia. » Mais on ne le saura jamais maintenant. Peter Kurth amasse tellement de soupçons, de semi-preuves et de preuves irréfutables qu'on ne peut, en refermant son livre, que s'exclamer : « Oui, elle était bien la fille du Tsar ! »

MANGER MIEUX-C'EST MEILLEUR



La librairie des littératures

EN AVANT PANTOUTE!

- Littérature française
- Littérature québécoise
- Littératures nationales

Demandez notre carte de fidélité (15% de réduction)

pantoute la librairie

1100 rue St-Jean, Québec
P.Q. G1R 1S5
(418) 694-9748
Librairie agréée

DATAGIL
informatique inc.

GESTLIVRE... pour le libraire

(514) 347-8041

Evitez la fumée Pour mieux respirer

Les conservateurs ont-ils tenu leurs promesses électorales de 84?

LE DISCOURS ÉLECTORAL, LES POLITIQUES SONT-ILS FIABLES ?
Denis Monière
Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1988 : 194 pages.

JEAN-PIERRE GABOURY

TELLE EST L'AMUSANTE question que se pose Denis Monière dans ce volume. En plus d'être intéressante en elle-même, cette interrogation se trouve ces temps-ci vraisemblablement à l'esprit de tout bon citoyen.

On sait ce que la « sagesse » populaire pense de tout cela : les promesses électorales ne valent guère mieux que les serments d'ivrogne. Tout en procédant de bons sentiments, certes, ils portent tous les deux un peu trop la marque de l'euphorie. Rappelons-nous le spectaculaire : « Tu nous a menti ! Tu nous a fait voter pour toi puis là, goodbye Charley Brown ! » Le bon peuple a-t-il raison d'être aussi incrédule ? Le livre que voilà nous en donne réponse.

Toutefois, avant d'en arriver là, l'auteur nous présente un ensemble de considérations directes ou indirectes rattachées à l'objet principal de son étude. Il nous rappelle, entre autres, que les campagnes électorales et les discours qu'on y tient ont une influence sur l'électeur canadien. Ne pensons qu'aux fameux débats des leaders, celui de 1984 et celui de cette année, pour en être persuadés.

M. Monière nous montre également que tout notre régime politique repose sur l'idée que nos élections servent à la fois à choisir une équipe dirigeante et à confier à cette même équipe le mandat de réaliser son programme politique. Dans ce contexte le lien entre les promesses électorales et les actions gouvernementales en découlant est capital. Car si les promesses électorales s'envolent, « comme la mer efface sur le sable les pas des amants désunis », il en ré-

Le destin des baptisés

LA CONSÉCRATION RELIGIEUSE
Laurent Boisvert
Paris, Cerf, (Montréal, Bellarmin), 1988 : 119 p.

BENOÎT LACROIX

IL ARRIVE plus souvent que moins aux laïcs de ne pas trop apprécier les religieux. Par ailleurs, les religieux, à cause de leur mode de vie en fraternités autonomes ou maisons séparées, ne comprennent pas toujours leurs frères et sœurs du monde.

Et pourtant, ces derniers sont aussi des consacrés par le baptême. Même si le mot consacré ne leur est que trop faiblement attribué, la réalité demeure qu'ils sont bel et bien, à même leur vie séculière, appelés à la perfectionnisme évangelique.

Dans cette double perspective, le présent ouvrage est important. Il rappelle la manière dont chaque baptisé est agrégé au peuple voué à Dieu, comment la vie consacrée est une forme de vie « divine » et comment la sécularité elle-même peut être lien de perfection, pour des instituts séculiers par exemple. Ce livre de spiritualité rédigé par un père franciscain canadien intéressera sûrement autant le laïc baptisé au milieu du monde que le religieux et la religieuse en retrait.



PHOTO JACQUES GRENIER
DENIS MONIÈRE

sulte que la population n'a aucune influence sur l'orientation gouvernementale. Nos élections prennent alors tout autre allure. L'affaire est donc beaucoup plus sérieuse qu'elle ne le paraît à première vue.

Pour élucider ce grave problème notre auteur a analysé d'une part, le programme électoral du Parti progressiste-conservateur, « Politique atout 1984 » (Notons en passant que nos partis politiques se donnent de moins en moins la peine d'élaborer une plate-forme électorale en bonne et due forme, les discours du leader en tiennent lieu. Héritage de la télévision ? Sûrement.) et d'autre part, les discours de son chef pour en tirer pas moins de 146 propositions ou promesses électorales. On se souvient, en gros, M. Mulroney nous promet : le changement, du « renouveau économique » à la « réconciliation nationale ».

Notre chercheur a ensuite com-

paré ces 146 promesses électorales aux 262 propositions de loi présentées au Parlement par le gouvernement Mulroney, de 1984 à 1988. Grâce à un travail de bédiction et à un bel esprit d'analyse, notre politologue parvient à déterminer le pourcentage de promesses électorales respectées. (On permettra, j'en suis sûr, à un ancien professeur de Denis Monière d'exprimer une petite réserve sur la méthode de calcul. En effet, en donnant la même valeur à chaque promesse les conclusions prennent, me semble-t-il, une précision un peu artificielle. Je reconnais volontiers par ailleurs que ce genre d'analyse ne peut vraiment échapper à l'arbitraire.) Il ressort de tout cela que le gouvernement Mulroney a tenu parole. Jugez-en : il a réalisé 73,9 % de ses promesses et même 80 % si on ajoute les cas douteux. Cela va de 40 % pour les questions culturelles à 100 % pour les objectifs économiques. Le premier ministre a donc raison d'aller tête haute en cette campagne.

Notons, en outre, que ces résultats correspondent à ceux d'autres études menées ici ou ailleurs. Notre régime est ainsi sauf et le bon peuple a manifestement tort d'être si sceptique à l'égard de la gent politique.

J'aurais mauvaise grâce, tellement la documentation traitée est abondante et délicate, à relever quelques erreurs ici et là : comme la « privatisation » de Canagrex (p. 52) ou le contrat de « 104 millions » accordé à Canadair et tant convoité par le Manitoba (p. 168).

Voilà donc une étude fraîche et intelligente que je recommande à tout bon électeur porté sur la méfiance et même à tous ceux qui seront au fameux rendez-vous du 21 novembre.

Et si les sondages d'opinion nuisaient à la démocratie?

LES SONDAGES ET LA DÉMOCRATIE
Vincent Lemieux
Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988 : 122 pages.

PAUL-ANDRÉ COMEAU

VOILÀ UN PETIT OUVRAGE qui arrive à point ! Au terme d'une campagne électorale qui a provoqué une avalanche de sondages d'opinion, le professeur Vincent Lemieux propose une réflexion intelligente et brève sur la place et le sens des sondages dans le processus électoral.

Pionnier de l'étude des partis politiques au Québec, Vincent Lemieux ne se contente pas de resasser les lieux communs sur l'utilisation des sondages en période électorale. Il a lui-même pratiqué les sondages. Il est un conseiller écouté des dirigeants de parti, des organisateurs électoraux. Sa démarche s'inspire de cette pratique « du terrain », elle s'inscrit aussi dans une réflexion en regard du sens de la démocratie concrète, « pratique ».

Pour permettre au lecteur de se retrouver dans cette technique re-

lativement nouvelle — les premiers sondages d'opinion ont été levés au Québec durant la seconde guerre mondiale —, Vincent Lemieux présente en un court chapitre la technique et les fondements de cet instrument de recherche. Cette démarche de clarification facilite la compréhension des fins que peuvent servir les sondages : expliquer, annoncer et intervenir.

Les sondages faussent-ils le sens et l'exercice de la démocratie ? Quelle crédibilité accorder à la thèse selon laquelle les dirigeants gouverneraient maintenant par les sondages ? Les électeurs sont-ils influencés par la publication de sondages ? Voilà les questions qui tissent la trame de cette réflexion. Vincent Lemieux passe au crible les professions de foi et les explications méthodologiques du plus célèbre des « pollsters », M. George Gallup. Il s'appuie notamment sur les enseignements dégagés du recours aux sondages d'opinion lors de la campagne référendaire du printemps 1980.

Son jugement est, somme toute, favorable à cet instrument de découverte et d'appréciation de

l'opinion publique. Outre l'examen des avantages que véhicule l'utilisation de cette technique, Vincent Lemieux invoque un constat négatif. Le recours aux sondages et la publication de leurs résultats caractérisent actuellement les États qui répondent le mieux à une conception libérale de la démocratie.

L'interdiction, totale ou partielle, des sondages ne correspond pas à cette notion de vie démocratique. Vincent Lemieux envisage les possibilités de « contrôler » les sondages et leur publication. L'intervention de l'État dans ce domaine, l'auteur l'impute à une vision élitiste de la vie politique. Et il la rejette aussitôt. Cette attitude trahit souvent une douce hypocrisie des dirigeants politiques qui n'hésitent pas à commander tous les sondages dont ils estiment avoir besoin, tout en niant au public le droit d'avoir accès à ces informations. Le politologue de Laval avoue carrément sa préférence pour l'auto-discipline par les maisons de recherche elles-mêmes.

Bref, un petit ouvrage d'une grande utilité.



Une sélection d'entrevues avec:

- Jeanne Sauvé
- Paul-Émile Léger
- Fernand Seguin
- Pierre Nadeau
- Aline Desjardins
- Gaston L'Heureux
- Janette Bertrand
- Roger Baulu
- Doris Lussier
- Michel Tremblay
- Marie-Claire Blais
- Claude Jasmin
- Yves Beauchemin
- Clémence Desrochers
- Gilles Vigneault
- Yvon Deschamps
- Lucille Dumont
- Jean Duceppe
- Françoise Faucher
- Juliette Huot
- Solange Chaput-Rolland
- Jean Chrétien
- Benoît Bouchard
- Monique Bégin

373 p. — 24,95 \$

GÉRARD-MARIE BOIVIN
au Salon du Livre de Montréal

le samedi 19 novembre de 16:15 à 17:30
le dimanche 20 novembre de 16:15 à 17:30
le mardi 22 novembre de 16:15 à 17:30

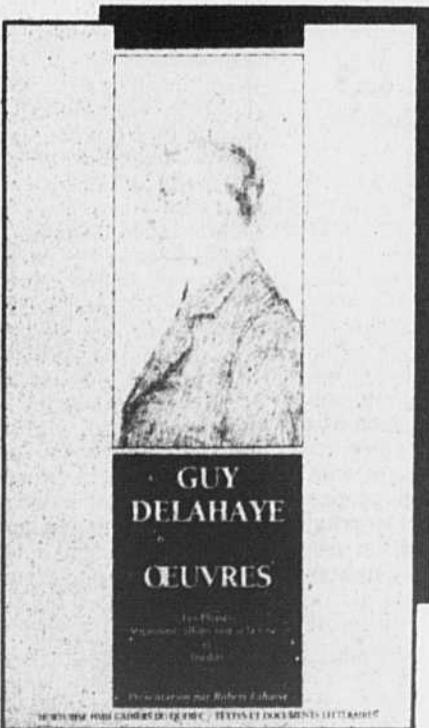
STAND 769 et 868

DISPONIBLE EN LIBRAIRIES

EDITIONS SAINT-MARTIN
4316, boul. Saint-Laurent, suite 300,
Montréal (Québec) H2W 1Z3
Tél. (514) 845-1695

GUY DELAHAYE 1888-1988

À l'occasion du centenaire de la naissance de poète québécois Guy Delahaye, les Éditions Hurtubise HMH sont heureuses de vous présenter les oeuvres complètes et une importante étude sur l'écrivain et son oeuvre par **Robert Lahaise**, historien et professeur à l'Université du Québec à Montréal.



412 p.
29,95\$

GUY DELAHAYE
ŒUVRES

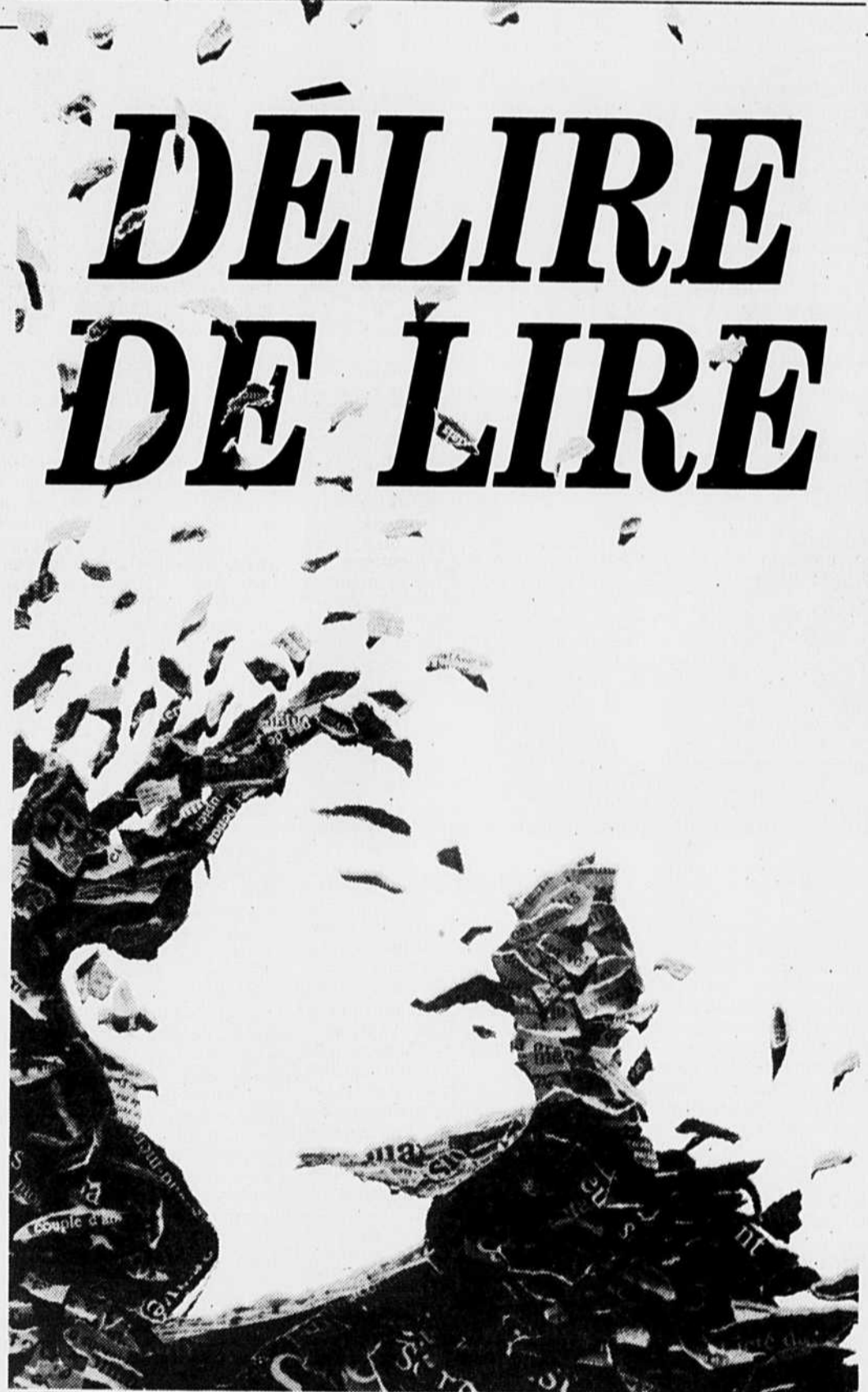


582 p.
35,00\$

GUY DELAHAYE
ET LA MODERNITÉ LITTÉRAIRE



éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman Ville LaSalle
(Québec) H8N 1X2 Téléphone (514) 364-0323



DEMAIN DIMANCHE
À LA GRANDE PLACE DU SALON

à 15h00

Table ronde « **QUE LISENT NOS VEDETTES?** »
animée par Gérard-Marie Boivin

avec

Jacques Fauteux, Serge Grenier, Claire Caron,
Michel Cailloux et Doris Lussier.

à 17h00

Gilles Archambault reçoit
Margaret Atwood

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DU 17 AU 22 NOVEMBRE 1988 - PLACE BONAVENTURE

Dimanche 20 : 11h à 22h - Lundi 21 : 11h à 20h - Mardi 22 : 9h à 20h

Prix d'entrée 4\$ - Étudiants - Aînés 2\$.

Enfants 12 ans et moins, gratuit.

Service de garderie.

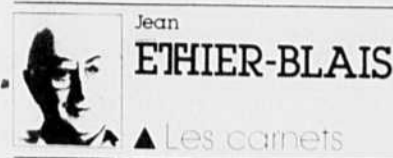
La Presse

DOMTAR

Le plaisir des Livres

Bertrand Vac n'a rien perdu de sa maestria

QU'EST-CE QUE l'objectivité? Pour un écrivain, s'entend. Est-ce froideur du regard, insensibilité, distanciation? Faut-il être impassible pour être objectif? Dans ce domaine, on fait peu confiance aux écrivains déchirants, qui s'apitoient sur le sort de leurs personnages. Ils prennent partie. En ce



sens, elle qui n'est pourtant pas larmoyante, Colette n'est pas objective. Peut-être est-elle de façon trop évidente ces femmes dont elle raconte l'histoire. Elle s'implique, elle rugit ou se lamente avec son héroïne. C'est qu'elle se décrit elle-même, sans doute. L'objectivité, ce sera l'autre. Maupassant se met en scène, lui aussi, il est le narrateur omniscient. Il donne l'impression d'une présence implacable. Il est l'homme, il est la femme et même, tant son identification est puissante, ce bout de lacet qu'un malheureux paysan trouve sur sa route. Je crois que Bertrand Vac, dont je viens de lire *Bizarres*, est de l'école de Maupassant. Avec un humour bien à lui.

Tout le monde connaît Bertrand Vac. Après dix ans de silence, il renaît avec la littérature, en faisant paraître un recueil de nouvelles, genre qu'il a toujours affectionné. On ne perd pas facilement une telle habitude. À l'époque où le Prix du Cercle du livre de France se dressait majestueusement dans le paysage littéraire québécois, Bertrand Vac remporta trois fois cette distinction décernée dans l'anonymat le plus strict. Son œuvre (car il a une œuvre) se caractérise par la volonté de reproduire la réalité aussi fidèlement que possible. Il a fait précéder certains de ses livres de recherches historiques approfondies, afin de ne pas manquer à ce voeu de précision. *La favorite et le conquérant* est le type du roman historique qui aura connu beaucoup d'imitateurs et peu de rivaux. Mais il y a aussi, chez Bertrand Vac, le goût du fantastique. Il a écrit des romans policiers. Dans *Bizarres*, il donne (ou prête?) la vie à une sorcière et à ses filles, qui volent, comme leur mère, de par les nuages. Son art consiste, par l'appropriation des détails, à rendre plausible ce qu'il décrit. Parfois, cette richesse d'éléments qui paraissent vrais devient plus intéressante que l'affabulation elle-même. Ainsi, dans *Bizarres* toujours, dans la nouvelle intitulée *Monsieur Séguin*, la description d'un bloc opératoire, des médecins, des religieuses, des infirmières, de la gestion d'un hôpital, est si chargée d'humour et de mouvement, qu'on vient à oublier de quoi il s'agit. Heureusement, le personnage énigma-



BERTRAND VAC

tique de Séguin s'anime, l'intelligence supérieure et narquoise des bandits éclate et la nouvelle s'achève sur un retentissant boum! Après dix ans de silence, il est évident que Bertrand Vac n'a rien perdu de sa maestria.

D'où vient cet adjectif, ce *Bizarres*, qui nous est proposé au pluriel, à la fois comme titre et comme une sorte nouvelle de substantif? Dans la première nouvelle, un chien s'appelle Bizarre. Sont-ce les nouvelles qui sont sous-entendues? Nouvelles bizarres. Les personnages? Je ne sais trop et ce titre sans signification réelle fait incongru. D'autant plus, qu'à mon avis, il ne correspond pas au déroulement des nouvelles. Les personnages de Bertrand Vac sont des hommes et des femmes qu'on côtoie chaque jour, ou qu'on côtoierait si leur milieu était le nôtre. Les amateurs de chiens, les passionnées de chats, les femmes amoureuses, les hommes amoureux sont légion. Ce qui est rare (et non bizarre) c'est le talent qui permet de les saisir sur le vif, au coeur de leurs mensonges, de leurs égoïsmes fonciers, de leurs réactions subites. Ainsi, cette femme qui, au golf, par haine d'une rivale qui l'observe, fera un coup de maître. Et la rivale, partie juste avant le miracle, n'aura rien vu. Des trouvailles comme celle-là, dans leur transparence, nous ramènent à Maupassant. L'ironie du sort est présente et suscite à la fois le rire et, dans le dos, un certain froid. C'est peu de chose: une petite vengeance qui n'a pas eu lieu. Ou qui a peut-être lieu, car l'ennemie jurée, après avoir été témoin du miracle, a pu s'enfuir précipitamment. L'incertitude plane. La vie humaine est faite de ces impondérables, qui règlent le vaste ballet dont nous sommes les danseurs malhabiles qui sautillent de droite et de gauche. Enfin, je la trouve, ma définition de l'objectivité romanesque: c'est cette incertitude où nous sommes d'avoir accompli tel geste, d'en connaître les tenants et aboutissants,

d'en saisir le message. À la fin de l'*Éducation sentimentale*, Frédéric Moreau, se tournant vers le passé, qui a pris les teintes du souvenir, marche avec son ami Deslauriers et lui dit: «C'est là ce que nous avons eu de meilleur.» Et à son insu, il se trompe. L'avenir sera toujours ce que nous aurons de meilleur. Parce que nous vivons. Il n'en reste pas moins que Flaubert, dans sa recherche d'objectivité, nous ancre dans l'incertitude. Bertrand Vac, lui, nous entraîne jusqu'à la fin de ses nouvelles pour nous y abandonner avec un sourire en coin. Le chien Bizarre se trouve un compagnon; les sorcières existent-elles? Faut-il savoir ce que l'on veut? Un chat vaut-il qu'on perde la raison pour lui? Quelle est cette faiblesse d'une religieuse pour un petit malfrat? La bizarrerie se niche dans les interstices de la vie. Bertrand Vac, en plus d'être un auteur d'imagination est moraliste. Il a écrit un recueil de pensées «profondes», aphorismes dont certains, dans leur cruauté, ne manquent pas de pénétration. *Bizarres* témoigne de l'intérêt que porte toujours Bertrand Vac à une «leçon» de la vie. Il intervient volontiers lui-même, dans son récit. Il met son lecteur en garde contre ce qu'il s'apprette à raconter. Il érige des barrières, comme ces conteurs d'autrefois qui se perdaient dans les méandres du récit, afin de mieux surprendre leur auditoire lorsque le moment était venu de conclure. C'est la technique du tourniquet. Lorsqu'on croit que tout est achevé, l'auteur serre la vis de plus près et la surprise est totale. Les conclusions des nouvelles de Bertrand Vac, en plus d'être inattendues, se situent à plusieurs niveaux; celui d'abord, brut, d'une fin de récit, ce qui s'appelle une chute; celui qui naît de rap-

ports psychologiques inattendus; celui de l'intervention ironique de l'auteur, qui nous fait un clin d'oeil; celui, enfin, de la leçon «morale», qui entraîne le lecteur à réfléchir au sens de ce qu'il vient de lire et, par-delà la narration, aux impondérables de la vie. N'est-ce pas essentiellement cela, être écrivain?

La vision du monde de Bertrand Vac est pessimiste. C'est ici que le bât blesse. Aucun de ses personnages n'a le moindre semblant d'altruisme, de générosité, ni ne manifeste l'envie d'aimer son semblable. Ses médecins sont des techniciens qui exercent un métier de patience. Une religieuse intervient au cours d'une opération pour qu'on achève le malade; l'interne manque gravement à ses devoirs pour satisfaire une passade. Seules les deux vieilles demoiselles, amoureuses de leurs chats, ont un coeur qui bat plus vite, parfois, qu'à l'ordinaire. D'où vient cette sécheresse? Est-elle, chez l'auteur, la réverbération de ses personnages? Est-ce là ce que la vie lui a appris? L'égoïsme de La Rochefoucauld est enfoncé. Il est si profondément greffé sur le comportement des êtres qu'il peuplent *Bizarres* (ah! ce titre!) que les nouvelles de Bertrand Vac finissent par en prendre comme une atonie. Elles sont étales, sans aspirations autres que celles d'un style qui va droit au but et d'une imagination riche en incidences. Ceci revient à dire que le lecteur admire les prouesses techniques d'un écrivain de qualité sans pouvoir participer à l'effervescence de la vie des personnages, ni entrer dans leur coeur. Car, de cet organe, ils semblent n'avoir retenu que la définition physique. Il leur permet de respirer. Ils ne lui ont pas appris à aimer. Le rêve lui-même est sans pouvoir, détruit par la réalité, depuis celui du jeune homme que tue l'opium jusqu'à celui, éternel, du bonheur auquel aspirent tous les humains. Bertrand Vac nous enseigne que nous sommes entre les mains d'un Destin moqueur, cruel, en somme de nature assez basse. Cette leçon, si elle était vraie, serait désolante. Plutôt ne pas être né!

LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ VLB ÉDITEUR

Michel Michaud COYOTE Une terrible histoire d'amour, avec Pointe-aux-Trembles comme toile de fond... 292 pages — 16,95 \$

Louis Gauthier LE PONT DE LONDRES Un voyage-prétexte à la recherche de l'Inde mythique et de la paix intérieure... 96 pages — 9,95 \$

Julien Bigras et Jacques Ferron LE DÉSARROI La rencontre d'un grand psychanalyste et d'un grand écrivain... 178 pages — 14,95 \$

Michel Dorais L'HOMME DÉSÉMPARÉ La vie sociale, amoureuse et familiale des hommes a changé davantage au cours des 25 dernières années... 164 pages — 9,95 \$

Hélène Pedneault CHRONIQUES DÉLINQUANTES DE LA VIE EN ROSE De l'humour, de la bonne humeur, une saine pensée critique... 168 pages — 14,95 \$

Dominique Blondeau FEMMES DE SOLEIL Soleil, exotisme, amour, qui n'en a pas rêvé? Voici 12 nouvelles qui nous présentent des femmes solaires... 154 pages — 12,95 \$

Le Théâtre de Carton LES ENFANTS N'ONT PAS DE SEXE? Cette pièce répond à tout ce que les enfants ont toujours voulu savoir... sans jamais oser le demander... 144 pages — 12,95 \$

La Nouvelle Compagnie théâtrale EN SCÈNE DEPUIS 25 ANS Cent trente productions, 4300 représentations et bientôt 3 millions de spectateurs... 316 pages — 19,95 \$

Jacques Côté LES MONTAGNES RUSSES C'est un portrait non équivoque d'une certaine jeunesse que l'auteur brosse dans ce roman... 228 pages — 16,95 \$

Jeanne d'Arc Jutras PLAXIE PILON Ce nouveau roman de Jeanne d'Arc Jutras nous présente une vision insolite des rapports entre femmes qui démythifie l'image idéalisée qu'on s'en fait parfois... 116 pages — 12,95 \$

Yves Roy AUTORITÉ POLITIQUE ET LIBERTÉ Un essai qui s'adresse à tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux enjeux majeurs de la politique... 256 pages — 16,95 \$

LES ÉCRITS DES FORGES C.P. 335 Trois-Rivières, G9A 5G4 nouveautés

CLAUDE BEAUSOLEIL	8,00 \$
CLAUDE BEAUSOLEIL	10,00 \$
PIERRE CHATILLON	8,00 \$
HÉLÈNE DORION	8,00 \$
GUILLEVIC	8,00 \$
DOMINIQUE LABARRIÈRE	10,00 \$
GILBERT LANGEVIN	8,00 \$
RINA LASNIER	12,00 \$
ANDRÉ LAUDE	10,00 \$
GERALD LEBLANC/CLAUDE BEAUSOLEIL	8,00 \$
ANDREA MOORHEAD	5,00 \$
BERNARD POZIER	8,00 \$
AMINA SAÏD	10,00 \$
DENUIS ST-YVES	8,00 \$

Diffusion: Prologue en librairie (514) 332-5860 Autres: DCR (819) 376-5059

Un jardin défendu

Jardin défendu de Louise Maheux-Forcier

Empruntant des voies les héroïnes tentent d'échapper au souvenir des événements douloureux qui ont gâché leurs amours de jeunesse.

En vente chez votre libraire

Éditions Pierre Tisseyre

édipresse

SUCCOMBEZ AU PLAISIR DE NOUS LIRE

MARILYN FRENCH TELLE MÈRE, TELLE FILLE Pourquoi les femmes se sacrifient-elles pour prendre soin de leurs enfants? Un hommage à la grandeur des femmes ordinaires... Roman 648 pages 29,95 \$

ALEX HALEY LE CAVALIER BLANC Comment un jeune sudiste, fils d'un sénateur possesseur d'esclaves sera amené à choisir entre son héritage et ses convictions... Roman 201 pages 17,95 \$

CHRYSTIAN LEVISON La folie Kennaway Dans un hôpital londonien, un écrivain célèbre, accusé d'avoir tué son amant, vit ses dernières heures sous les yeux de Dr. Sylvia Fuchs... Roman 252 pages 19,95 \$

LA FOLIE KENNAWAY Christian LEHMANN

Sur présentation de cette annonce un cadeau sera remis pour tout achat de 20,00 \$ et plus.

ALINA REYES

La chair a ses raisons que l'amour ne connaît pas

FRANCE LAFUSTE

ALINA REYES est une jeune femme d'une douceur infinie. Que cet ange de douceur, cette Marie Laurencin à l'éducation bordelaise irréprochable, ait pu écrire un roman érotique d'une verdeur inouïe a surpris son entourage et choqué les bonnes consciences. Ne leur en déplaise ! Car, après avoir reçu l'an dernier, d'un jury de Bordeaux, le Prix Pierre Louys pour le meilleur texte érotique, elle est aujourd'hui publiée au Seuil, dans la collection Fiction et Cie. Son roman fut même mis en nomination au prestigieux Goncourt. Itinéraire fulgurant pour cette jeune journaliste qui, il y a à peine un an, cherchait ses lecteurs.

Conte érotique, *Le Boucher* est l'histoire d'une initiation à l'amour physique avec pour toile de fond des états de viande morte, quartiers et langues de boeuf sanguinolents. L'entreprise était culottée. Ses collègues de la salle de rédaction lui ont parfois tourné le dos : « Ils me regardaient avec des yeux ronds, c'est à peine s'ils m'en ont parlé. » Mais Alina Reyes dit avec une évidente bonne foi que pas un seul instant elle n'a pensé choquer : « Parler de sexe, c'était tout naturel. Dans l'écriture, il



ALINA REYES est une jeune femme d'une douceur infinie.

n'y a pas d'interdit. En plus, je ne percevais pas tout ça comme un roman érotique. Pour moi, c'était un roman comme un autre avec une idée-force que je voulais développer. C'est vrai que c'est plein d'érotisme,

mais ce n'était pas le but recherché. »

À vrai dire, son but était bien d'envoyer un texte au jury, histoire d'aller au bout de son idée, celle du boucher et des morceaux de chair morte, sinistre, flasque, répugnante qui nous rappelle ce que nous sommes. Histoire aussi de compter ses lecteurs : « Jusque-là, je n'avais écrit que des petites nouvelles, mais personne ne les lisait, dit-elle en riant de son infortune. Le concours était l'occasion de les déboucher et de savoir si ce que j'écrivais leur plaisait. »

L'angélique Alina Reyes, frange délicate et oeil de braise, aurait pu tout aussi bien prendre une situation stéréotypée, corps lacifs dans un Harém ou beaux corps musclés alignés sur une plage. Un roman érotique de plus où elle n'aurait pu jouer avec les images et les idées : « L'idée de la boucherie où se tripote de la viande morte, exsangue, à longueur de journée, était une idée maîtresse que je voulais développer. J'ai essayé de partir du point de vue de ma narratrice qui, en travaillant dans une boucherie, s'interroge sur ce que nous sommes, sur notre lamentable état de chair. Avec le boucher qui lui susurre des mots salaces dans le creux de l'oreille, j'ai voulu

approcher la réalité de la chair de la façon la plus forte possible. Mais cette violence et ce dégoût premiers, il faut les dépasser, dit la jeune femme, doucement, sans que jamais un mot soit plus fort que l'autre.

Dépasser le trivial une fois qu'on s'y est vautré, prendre la chair à son niveau le plus cru parce que c'est un mal nécessaire et s'en libérer peu à peu, voilà à quoi Alina Reyes nous invite dans son roman : « Les sens nous apprennent quelque chose sur le monde; grâce à la sensualité, la chair devient intelligente. » Parcours initiatique parfaitement suivi par la narratrice qui, après avoir forniqué tout un après-midi, portera sur elle et sur le monde un regard différent. L'expérience sera assez forte pour que ses clichés sur l'amour basculent. « Dans le fossé où elle se retrouve une nuit, poursuit-elle, elle communique avec la terre, la chair, bref avec le monde. Elle a répondu à ses questions, elle est libérée. Par contre, le boucher est et restera dépassé. Il était là comme un instrument mais c'est elle qui tire tout le bénéfice de l'affaire. »

Si le boucher a l'âme d'un enfant, il a le teint rougeaud et la mine bouffie des vieux vicelards. À son tablier taché de sang, s'opposent des pétales de rose, « un peu de chair idéalisée » de dire la romancière dont le récit s'appuie sur les contrastes. Mais Alina Reyes ne dépeint pas un monde manichéen. Et, si elle est la narratrice, cela ne l'empêche pas d'avoir de la sympathie pour le boucher.

Son roman, elle le sait, ne laisse pas indifférent. Les interprétations en sont nombreuses : morbides pour certains (chair et mort confondues), freudiennes pour d'autres, quand ce n'est pas la tyrannie des sexes et la profanation des tabous. Des interprétations qui font sourire la jeune romancière, ravie que son livre force le débat : « On me dit tout un tas de choses différentes. Ça montre qu'il y a une lecture ouverte. En fait, on m'interroge sur mon livre mais je ne dis pas des choses plus intelligentes que mon lecteur. Ce qu'il voit est sûrement tout aussi vrai que ce que je pense. » Une chose dont elle est sûre et qu'elle tient à souligner : Contra-



PHOTO JACQUES GRENIER

Pas un seul instant, dit Alina Reyes, elle n'a pensé choquer en écrivant *Le Boucher*.

reusement au Marquis de Sade, il n'y a aucune référence au Divin : « Chez Sade, le défi à Dieu est omniprésent. Moi, je suis restée très laïque si on peut dire. » À la limite du réel et de l'imaginaire, doit-on ajouter. Car l'univers métaphorique de Alina Reyes emprunte souvent à Edgar Allan Poe, Gérard de Nerval et Kafka, trois auteurs qu'elle tient pour références. Inutile dans ces conditions d'en savoir un peu plus sur les deux romans qu'elle écrit simultanément,

entre ses critiques littéraires au pays de Mauriac. Disons que, côté érotique, « elle a déjà donné ». Alina Reyes s'efforcera d'écrire avec une rigueur de spartiate, elle qui « ne supporte pas la négligence dans l'écriture. » Au fait, le boucher de Souillac qu'elle aidait à faire ses comptes quand elle était gamine, ou peut-être celui de son quartier de Bordeaux, ne l'ont pas transformée en chair à pâtée; je crois qu'ils l'ont gentiment félicitée.

DÉLIRE DE LIRE



AUJOURD'HUI À LA GRANDE PLACE DU SALON

à 15h00

Table ronde « **LES VOIES DE LA LITTÉRATURE** » animée par **Gérard-Marie Boivin**

avec

Pascal Bruckner, Françoise Chandernagor, Marie Laberge, Raymond Plante et Hugo Pratt.

à 17h00

Gilles Archambault reçoit

Alina Reyes

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DU 17 AU 22 NOVEMBRE 1988 - PLACE BONAVENTURE

Samedi 19 et Dimanche 20 : 11h à 22h - Lundi 21 : 11h à 20h - Mardi 22 : 9h à 20h

Prix d'entrée 4\$ - Étudiants - Aînés 2\$.

Enfants 12 ans et moins, gratuit.

Service de garderie.

La Presse

DOMTAR

Une fleur très mal attifée dans le beau jardin du Roi Soleil

HONORINE OU LES IMPRÉVUS DE VERSAILLES
Tilise Leprince-Ringuet, Paris, éd. Buchet-Chastel, 1988, 197 p.

ODILE TREMBLAY

BIEN DES ÉCRIVAINS se sont amusés à sonder les dessous roses de l'Histoire. En France, toute une armada de chroniqueurs se sont penchés sur les amours des rois, déterrants avec passion leurs galipettes an-

ciennes. Voilà que Tilise Leprince-Ringuet, dans « Honorine ou les imprévus de Versailles » extirpe de l'oubli une femme ayant joué un rôle capital et méconnu dans l'itinéraire amoureux du roi Soleil. Il s'agit d'Honorine de Vilancourt. Sur un ton léger et quelque peu ironique, cet auteur se propose donc de dévoiler trois siècles plus tard, documents à l'appui, toute la vérité sur cette mystérieuse affaire.

Catapultée à la Cour à la suite de

son mariage avec le vicomte Honoré de Vilancourt, officier du gobelet royal, son entrée dans la vie mondaine ne s'effectue pas sous les meilleurs auspices. Peu au courant des beaux usages du monde, cette provinciale mal attifée est repoussée par un mari qui prise plus que tout l'étiquette et le bon ton. Mais le franc-parler et l'audace de l'épouse délaissée ont l'heur de plaire au monarque. Rapidement dégrossie par ses hautes fréquentations, comblée d'honneurs, la beauté bretonne exerce bientôt une influence capitale sur son royal ami... tout en refusant ses avances répétées. Le roi peu rancunier conclut alors un pacte avec elle : ils joueront les amants passionnés afin de permettre à la vicomtesse de conquérir le cœur du volage mari qu'elle aime toujours. Hélas ! celui-ci mourra et Honorine désespérée fuira Versailles, son deuil et son roi pour disparaître on ne sait où.

Les livres dont on parle dans **LE DEVOIR**

sont faciles à trouver chez **RENAUD-BRAY**

Sept jours par semaine jusqu'à minuit!

5219, ch. de la Côte-des-Neiges — 342-1515 — Station Côte-des-Neiges

COLLECTION BRÈCHES NOUVEAUTÉS

VIENNE AU TOURNANT DU SIÈCLE

Sous la direction de
François Latraverse
et Walter Moser

400 p.
29,95\$

hurbise hnh

VIENNE AU TOURNANT DU SIÈCLE
Sous la direction de François Latraverse
et Walter Moser

ALAIN MÉDAM
LE TOURMENT DES FORMES

Brèches
hurbise hnh

284 p.
24,50\$

LE TOURMENT DES FORMES
Alain Médam



éditions hurtubise hnh ltée
7360, boulevard Newman Ville LaSalle
(Québec) H8N 1X2 Téléphone (514) 364-0323